

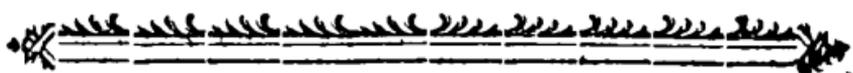
NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
DE
L'EUROPE
&
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

—
DÉDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.





A V I S
DES ÉDITEURS.

DEPUIS long-tems nous nous occupons des moyens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie, sera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers, en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France, où les lettres sont cultivées avec tant de goût, & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant, soit dans la capitale où il réside; soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie & le Nord, nous fourniront aussi des articles intéressans & une

AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agréé la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les frais indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres, pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FANTET; à *la Haye*, chez MM. PIERRE GOSSE JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder, à *Milan*, chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Libraire; & dans les différentes villes de Suisse de Hollande & d'Italie, chez les Libraires, chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





S U I S S E.

L E T T R E

D E

M. le B. O*****

à

M. ****.

Neuchâtel, 1. Février 1771.

ANECDOTES des Républiques auxquelles on a joint la Savoie, la Hongrie & la Bohême, 2. vol. in-8°. Paris, chez Vincent, 1771

LE goût du public Français paraît avoir accrédié les anecdotes historiques. Depuis quelque tems on en voit paraître un grand nombre ; mais on n'y trouve pas l'intérêt qui rend si piquante la lecture de l'histoire Grecque & Romaine. L'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté est plus naturel, plus vif, plus général dans les états républicains, que dans les états monarchiques. L'histoire des premiers offre plus de révolutions, plus de traits de courage, de désin-

térellement; de grandeur d'âme. On leur donne par conséquent la préférence. Mais si nous parcourons avec tant de plaisir les actions mémorables qui ont fait la gloire des anciennes Républiques; avec quelle avidité ne devrait-on pas lire les traits de générosité & de patriotisme qui ont illustré les Républiques modernes, assuré leur liberté, éternisé leur gloire?

Nous ne doutons pas qu'on n'accueille les *anecdotes des Républiques*, qui renferment les principaux traits de l'histoire de *Gènes*, de *Corse*, de *Venise*, de *Malthe*, de la *Suisse*, de la *Hollande*, de la *Savoie*, de la *Hongrie* & de la *Bohême*.

Nous allons vous rendre compte, Monsieur, de ce qui concerne la Suisse. L'Auteur l'a resserré dans l'espace de 200 pages, sans doute faute de connaître les sources de notre histoire, & pour s'épargner la peine de feuilleter les originaux. Il avoue lui-même que la plupart des traits qu'il rapporte sont tirés des ouvrages de feu M. le Baron de *Zur-Lauben*. D'ailleurs, telle est la nature de cette sorte d'écrits, on effleure les matières, on cherche à plaire par la légèreté avec laquelle on les traite; & c'est, selon nous, la plus forte objection que l'on puisse faire contre ce genre d'ouvrage.

Les *anecdotes Helvétiques* sont précédées d'une introduction, dans laquelle on examine

le caractère de cette nation. M. d'Argenson refuse aux Suisses les qualités nécessaires au commandement des armées. Mais les Généraux qui ont gagné les batailles de *Laupen*, de *Sempach*, de *Nafels*, de *Grandson*, de *Morat*, de *Nanci* & de *Novare*; les vainqueurs de *Charles le Hardi*, & du fameux *la Trimouille*; ceux qui fixèrent la victoire à *Cérisoles*; à *Dreux*, à *Moncontour*; un Colonel *Louis Pfiffer*, qui sauva Charles IX & toute sa Cour, à la célèbre retraite de *Meaux*, un *d'Erlach*, qui eut le commandement de l'armée de France, à la défection du Vicomte de *Turenne*; les premiers emplois confiés au Lieutenant-Général Comte de *Zur-Lauben*, aux *Greders*, aux *Salis*, aux *Molondins*; tant d'Officiers - Généraux qui se sont distingués au service de l'Empire & des États-Généraux, suffisent, je pense, pour détruire le reproche que M. d'Argenson ose faire aux Suisses.

Il vaut mieux pour apprécier le mérite de la nation, s'en tenir au jugement qu'en portait un Ministre, qui a eu le tems d'examiner de près le caractère national, & dont le tact est trop fin pour croire qu'il ait mal jugé. M. le Marquis DE PAULMI parlait ainsi aux Députés du corps Helvétique assemblés à Soleure en 1749. „ Les vertus héroïques de
 „ vos ancêtres ont été la source de leurs
 „ liaisons avec nos Rois. La candeur la plus

„ estimable, la probité la plus solide, la fi-
 „ delité la plus inviolable à remplir les enga-
 „ gemens contractés, une justesse de sens
 „ capable de discerner le vrai, de s’y atta-
 „ cher & d’écarter tout ce qui pourrait être
 „ vain & subtil, ou mauvaise finesse; c’est à
 „ ces qualités qu’on a reconnu de tout tems
 „ la nation Helvétique; & c’est à elles que vous
 „ devez ces alliances dont les effets se font
 „ sentir, & doivent subsister, puisque nous
 „ continuons à reconnaître en vous ce ca-
 „ ractère respectable.

LA démocratie fait la base du gouver-
 nement établi dans plusieurs états de la Suis-
 se. Cette constitution est fondée sur le ca-
 ractère de la nation, sur l’indépendance &
 la sévérité des mœurs, sur la franchise &
 l’amour du travail. La différence des reli-
 gions n’a produit que des troubles momen-
 tanés; elle ne fera plus désormais le motif
 des guerres civiles. Il n’y a pas à craindre
 que la manie des conquêtes entraîne jamais
 les Cantons dans des guerres trop dispen-
 dieuses. „ Leurs revenus, dit l’Auteur du
 „ tableau de la Suisse, font à la vérité mé-
 „ diocres; mais ils excèdent toujours leurs
 „ dépenses, enforte qu’ils peuvent, tous les
 „ ans, mettre en réserve une petite som-
 „ me qui forme avec le tems un trésor con-
 „ sidérable. Les revenus n’y sont point pro-
 „ digés pour des plaisirs & des passions
 „ particulières, &c. “ Ce qui doit contribuer

à la durée de cette République, est la sobriété des Suisses, leur éloignement pour le luxe, & leur amour pour le travail. „ L'Angle-
 „ terre, dit un écrivain, peut se perdre dans
 „ ses riches colonies, tandis que la Suisse
 „ demeurera inébranlable dans ses terres
 „ arides. “ Il est vrai que l'on remarque
 parmi nos compatriotes les progrès du
 luxe, mais la médiocrité des fortunes
 y met nécessairement des bornes. On nous
 reproche avec justice d'imiter les mœurs
 étrangères, mais la contagion n'a pas péné-
 tré par tout. Si nous avons quelque rapport
 avec les anciennes Républiques de la Grèce,
 nous ne sommes par encor au tems des
 Aratus & des Philopémen.

L'Auteur du tableau de la Suisse trouve
 entre les Républiques des Grecs & les Can-
 tons Suisses une si grande ressemblance, „ que
 „ si l'on ignorait que les dernières se sont
 „ formées par un concours fortuit d'évène-
 „ mens, on serait porté à croire que quel-
 „ que législateur a pris la Grèce pour son
 „ modèle. “ Comme les Grecs, les Suisses
 se sont soustrait à la tyrannie. Comme la
 Grèce, qui était située entre la Perse & la
 Macédoine, la Suisse est située entre deux
 grandes puissances, l'Empereur & le Roi de
 France.

La seule différence qu'on observe, garantira
 la Suisse des efforts de l'ambition. La Grèce

était un pays fertile ; ses Républiques avaient de grandes richesses. La Suisse ne connaît que la médiocrité. Ses terres sans être incultes, ne produisent pas de ces objets de luxe qui excitent l'avidité.

Les Diètes composées des Députés de chaque Canton & de quelques Etats alliés, ont les mêmes fonctions que les assemblées des Amphictions. On pourrait pousser le parallèle plus loin encor. La Suisse ne craindrait pas d'être comparée à la Grèce pour la gloire des armes & les succès militaires.

Trois cens Suisses vainquirent à Morgarten vingt mille hommes commandés par l'Archiduc Léopold. Cette bataille est comparable en tout à celle de Marathon. Celle de Sempach est plus surprenante que celle de Platée ; celle de Wefen est au dessus de celle des Thermopyles. Il nous ferait facile de trouver dans l'ancienne Helvétie des Cœdus, des Solon, des Socrate, des Aristide ; mais il vaut mieux vous rapporter quelques anecdotes.

Ce que l'Auteur dit des antiquités Helvétiques est incertain & plein d'obscurités. Personne n'a mieux débrouillé les origines de la nation que M. de Bachat, d'après les Mémoires de l'infatigable Ruchat, mort Professeur à Lausanne. Il ne paraît pas que l'auteur des anecdotes ait consulté ces sources.

L'Helvétie fut fort agitée durant les troubles qui suivirent la mort de Néron. Cécina, Capitaine du parti de Vitellius, porta le dégât & le pillage dans tous les lieux où il passa. Le courage des Helvétiens s'était amolli dans une longue paix. Avenche, leur Capitale, fut attaquée, elle capitula; mais les soldats demandaient qu'elle fût rasée. Claudius Coïfus, un des députés de la Ville, homme simple & grossier en apparence, harangua les Romains furieux. Il commença son discours en tremblant & en bégayant, & cette timidité affectée intéressa tout le monde en sa faveur; bientôt s'animant par degré, il déploya son éloquence avec tant de force que les soldats eux-mêmes demandèrent grâce pour les Helvétiens & pour Avenche, qui reprit sa splendeur sous Vespasien.

Les fromages de Suisse sont en grande réputation. Il paraît qu'elle leur est acquise depuis bien des siècles. L'an 161 de l'ère chrétienne, Antonin le pieux mourut d'une indigestion de fromage des Alpes.

Rodolph & Eberhard, Comtes d'Hapsbourg, dans un acte rapporté par D. Herrgott, finirent par ces mots: *Nos verò Rodolphius & Eberhardus prænominati, quia sigillis propriis nondum utimur, sigillo fratris nostri Comitis Gotfridi, in hac parte nos esse contentos publice profiteamur.* „ Nous les sus-

„ nommés Rodolph & Eberhard, attendu

que nous ne nous fervons point encor de nos propres fceaux, déclarons publiquement que nous contentons, en cette partie, du fceau de notre frère le Comte Godefroi. " Il fallait être armé Chevalier pour avoir un cachet à foi. L'institution de la chevalerie avait cela d'utile, que les Nobles même ne pouvaient ufer des privilèges de la noblesse, qu'autant qu'ils avaient montré les vertus qui conviennent à un gentilhomme. Le titre de Chevalier ne s'accordait qu'après avoir donné les preuves les moins équivoques de courage, de probité & d'attachement à tous ses devoirs. Si cet établissement n'avoit pas dégénéré, l'extinction de la chevalerie eût été funeste.

Les Germains, au rapport de Tacite, célébraient leurs héros par des chansons. Les premiers Suiffes transmettaient aussi à la postérité dans des vers rimés les hauts faits de leurs ancêtres. La chanson qui fut faite sur Guillaume Tell est parvenue jusqu'à nous. Elle paraît avoir été dictée par la reconnaissance & l'esprit de patriotisme. Il y règne la candeur du siècle où Tell vivait. Elle contient toutes les circonstances de cet événement qui décida le sort de la Suisse.

On lit dans la Chapelle qui est auprès de Kufnach, à l'endroit où Gesler fut tué,

des vers allemands très-énergiques, quoique d'une grande simplicité. En voici une strophe.

Ici a été tué par Tell l'orgueilleux Gesler. Ici est le berceau de la noble liberté des Suisses : 1307. Combien durera-t-elle ? Encor longtemps, pourvu que nous ressemblions à nos ancêtres.

La maison d'Autriche acharnée contre les meurtriers d'Albert, confondit les innocens & les coupables. Les meurtriers d'Albert étaient l'élite de la noblesse helvétique; dans un siècle moins barbare, on aurait regardé leur crime comme personnel; mais la veuve & les enfans d'Albert, furieux de la mort de l'empereur, qui renversait ses vastes projets, poursuivirent également par le fer & la flamme, & ceux qui avaient trempé dans le parricide, & ceux qui pouvaient avoir eu quelque affinité avec les maisons des conjurés. D'un autre côté, les nobles qui furent épargnés, appauvris par les donations faites aux églises & aux moines, épuisés par leurs guerres mutuelles, virent leur ruine certaine dans l'aggrandissement des Villes impériales, & encor plus dans l'établissement de la République des Suisses.

Quelques personnes ayant formé des doutes sur l'histoire de Tell, M. le Baron de Zur-Lauben a fait des recherches exactes sur la famille de ce brave homme. On voit dans

la lettre de cet Ecrivain, vraiment patriote, que c'est une tradition immémoriale, que Tell, le même qui avait tué en 1307 le Baillif Gesler, périt en 1350 dans une crue d'eau, qui inonda le village de Burglen, son lieu natal. Selon la chronique du Chevalier Klingenberg, qui écrivait vers la fin du xive. siècle; Guillaume Tell d'Uri, défenseur de la liberté, vivait en 1307, avec ses fils Guillaume & Gautier. Sa famille subsistait au tems de Klingenberg. Tell avait combattu en 1315, avec son beau-père, Gautier Furst, à la bataille de Morgarten. Après cette guerre, il fut Administrateur des revenus de l'Eglise de Burglen, qui dépendait alors de l'Eglise d'Uri. Après toutes les autorités que cite M. de Zur-Lauben, le scepticisme le plus obstiné ne saurait détruire l'histoire de Tell, ni porter atteinte à la vérité de nos annales.

En 1470, il s'éleva à Berne un différent entre la noblesse & les bourgeois. Ceux-ci excités par leur nouvel Avoyer, Pierre Kistler, qui avait été boucher, prétendaient que l'ordonnance de 1465, concernant la réforme des habillemens & de la chaussure fût exécutée; mais les Dames de qualité & leurs maris protestaient contre, alléguant que leur naissance exigeait des distinctions. L'examen des droits seigneuriaux poursuivi avec chaleur par l'Avoyer Kistler avait encore indisposé la Noblesse. Ces deux affaires

réunies donnèrent lieu à bien des troubles. L'Histoire nous a conservé la harangue d'Adrien de Bubenberg, d'une des plus illustres maisons de la République. " Qui d'entre
 „ vous, disait-il aux bourgeois, a payé
 „ les Seigneuries achetées? Ce n'est assurément pas le commun des bourgeois. La
 „ ville n'avait encore que peu de rentes &
 „ beaucoup moins d'argent. Les familles riches furent obligées de payer ces Seigneuries. Qui a soutenu de longues guerres
 „ contre les Princes? Ce n'était certainement pas le trésor de la ville. Elle n'avait point
 „ alors de pays dont elle pût tirer des ressources pécuniaires. Le bourgeois, l'artisan n'étaient pas en état de faire ces
 „ avances. C'est la riche & puissante noblesse, dont toute la fortune était placée
 „ dans le territoire limitrophe de la ville à quatre, ou six lieues aux environs. On
 „ peut connaître ses richesses, en examinant les fondations opulentes qu'elle a faites
 „ aux Eglises de cette ville. En un mot, elle n'a épargné ni sa vie, ni ses biens, ni ses sujets pour l'avantage de l'Etat. Et
 „ malgré tout cela, on veut la priver aujourd'hui de tous ses anciens droits héréditaires Quand les bourgeois vont seulement promener hors de la ville, ils n'épargnent rien pour leurs plaisirs. Mais
 „ lorsqu'il faut envoyer un Ambassadeur en France, près de l'Empereur, du Duc

37 Bourgogne, jusques dans les Pays-bas,
 37 ou en Savoie, & que, pour un pareil ca-
 37 ractère, il faut tenir un état convenable
 37 à la réputation de ceux au nom desquels
 37 on est envoyé; c'est dans ces occasions
 37 que le Seigneur Avoyer, Nicolas de Dief-
 37 bach, l'ancien Avoyer, Seigneur de Rin-
 37 goldingen, & moi, sommes chargés de
 37 marcher. Je voudrais bien voir la figure
 37 que tel ou tel aurait fait à ma place. Je
 37 pourrais aisément prouver que, depuis la
 37 mort de mon père, le Seigneur Henri,
 37 époque encor peu éloignée, j'ai dépensé
 37 plus de cinq cens florins en députation
 37 pour la Ville. Je fais aussi ce qu'il en a
 37 coûté à trois autres Seigneurs. Mais on
 37 n'a aucune reconnoissance de toutes ces
 37 dépenses..... *Nos ancêtres, dit-on, n'ont*
 37 *jamais pu souffrir la noblesse; ils l'ont*
 37 *chassée, il faut les imiter & la chasser de*
 37 *nouveau.* Quel discours! Depuis que Berne
 37 subsiste, quand est-ce que son gouver-
 37 nement a expulsé la Noblesse de son sein?
 37 Il a soutenu des guerres sanglantes con-
 37 des Princes & des Comtes; & c'est la no-
 37 blesse qui les a terminées pour la plû-
 37 part. Mais qu'il y ait une nouvelle no-
 37 blesse, téméraire & ambitieuse, je n'en
 37 connais point de ce caractère, à moins
 37 que ce ne soit ceux qui répandent de pa-
 37 reilles calomnies..... Je n'aurais cer-
 37 tainement.

3, tainement jamais aidé à leur faire prendre
 3, racine. Mais depuis quelques années, né
 3, s'est-il pas élevé des personnes, qui après
 3, avoir été de pauvres ouvriers, & même
 3, de simples compagnons, connus sous le
 3, nom de maître Pierre; maître Rodolphe;
 3, maître Jean, n'exercent plus ces métiers,
 3, & voudraient à présent faire les gentils-
 3, hommes, devant lesquels on s'incline en
 3, tremblant; & qui exigent que du plus
 3, loin qu'on les voit, on paraisse la tête
 3, découverte, & qu'on leur donne le titre
 3, de Monseigneur, de gracieuse Seigneurie?
 3, Où ont-ils obtenu de pareils honneurs,
 3, eux qui non seulement n'en ont point
 3, hérité, mais qui même étaient, il y a peu
 3, d'années, dans l'indigence? Ce sont ceux-
 3, là qui lèvent la tête, qui veulent s'em-
 3, parer de notre patrimoine, qui ne veulent
 3, plus laisser les actes & les sceaux dans leur
 3, ancienne vigueur. Si l'on disait pareille
 3, chose d'un prince, un tel ne dirait-il
 3, pas: voilà un affreux tyran? & néan-
 3, moins ce tel ose dire que nous autres No-
 3, bles, nous sommes un fardeau à la Bour-
 3, geoisie. Ils voient avec peine qu'à la prière
 3, des ouvriers, nous faisons voiturer nos
 3, bleds en ville; que, sans exiger de l'argent
 3, comptant, nous les vendons deux *plap-*
 3, *parts*, ou deniers, de moins que les sujets
 3, immédiats de la République; que de même

„ nous y transportons nos vins pour les ven-
 „ dre à un prix modique. Cependant nous-
 „ payons à l'Etat de gros péages, tandis que
 „ nous pourrions nous épargner ces fraix,
 „ en laissant reposer nos vins dans nos mai-
 „ sons de campagne, nous ne ferions pas
 „ ainsi obligés de contracter des dettes, qui
 „ peuvent nous exposer, nous & nos en-
 „ fans, à la nécessité. „

Une grande partie des habitans de So-
 leurre avait embrassé la réformation, & la
 guerre civile allait armer les citoyens les uns
 contre les autres. Nicolas de Wengen,
 nommé Avoyer, étouffa, par un trait de pa-
 triotisme digne des plus beaux jours de la
 Grèce & de Rome, ces fureurs intestines.
 Déjà les Catholiques avaient tiré le canon de
 l'arsenal. Ils se préparaient à faire une dé-
 charge sur une maison où les réformés étaient
 assemblés. Au premier coup de canon, le
 chef de la Magistrature, l'intrépide Wengen,
 accourt; se place devant la bouche du ca-
 non prêt à faire une seconde décharge, & crie
 aux Catholiques: *Arretez mes amis: ou si
 vous avez tant d'envie de répandre le sang
 de vos frères, commencez par verser le mien.
 Je serai plus content de mourir sur cette place,
 que de voir mes concitoyens s'égorger les uns
 les autres, parce qu'ils ont des opinions dif-
 férentes. Qu'ont de commun la croyance &
 l'amour de la patrie? Catholique ou Réformé,*

chacun est obligé de la défendre, & vous vous armez pour déchirer ses entrailles. Non, mes amis, je ne quitterai point la bouche de ce canon; que je ne vous aie vu mettre bas les armes, ou que vous ne le tiriez sur moi vous le premier. Je ne suis dans ce moment, ni Catholique, ni Réformé; je suis Citoyen. Mais si vous êtes sourds au cri de la Patrie, que le Catholique me traite en Réformé, & que le Réformé me traite en Catholique. La mort la plus prompte sera pour moi la plus fortunée. Ce discours prononcé avec une noble fermeté, arrête les deux partis, les fait rentrer en eux-mêmes, & tous les habitans, sans distinction de croyance, accompagnent le Magistrat avec des acclamations.)

Pendant la prison du prince de Condé, du prince de Conti & du Duc de Longueville à Vincennes, le régiment des Gardes-Suisses fournit des compagnies pour les garder à vue. Lorsque le tour de la compagnie de Louis de Marval, de Neufchatel, fut venu, il refusa d'aller à Vincennes, fondant son refus sur ce qu'il était né sujet du Duc de Longueville, Comte de Neufchatel, au nom duquel il servait le Roi. Le Duc ayant appris les raisons de Marval, loua beaucoup sa délicatesse. Mais sentant combien cette exception pourrait être préjudiciable à ses sujets, & contraires aux traités de la Nation Suisse, dont ils font partie, avec la couronne de

France, il lui ordonna par écrit, de le garder à son tour dans le château.

Il n'y a point de Régiment de cavalerie Suisse au service des puissances étrangères. Il n'y en a eu qu'un seul au service de France, & ce fut une distinction accordée à Pierre de Locman, de Zurich, Capitaine aux Gardes. Il obtint la permission du Roi d'en lever un à la tête duquel il passa le Rhin à la nage, en 1672, sans perdre un seul cavalier; action qui lui valut le commandement de Nimègue. Il disait assez plaisamment que *son trompette mangeait son tambour*, parce que le service de la cavalerie est plus coûteux que celui de l'infanterie. Ce brave Colonel, couvert de blessures, mourut à Kuffnacht près de Zurich, âgé de 68 ans.

Louis XIV, venant de se promener dans son parc, voulait rentrer au Château de Versailles par une petite porte qui donnait dans le jardin, le soldat Suisse qui était en faction refusa l'entrée au Roi. *Ne vois-tu pas, camarade*, disaient les Courtisans, *que c'est le Roi? . . . Parbleu*, répondit-il dans son langage, *moi le connaître aussi bien que vous; mais moi avoir ordre de mon sergent de poste, de ne laisser entrer personne par cette porte.* Le Roi qui aimait l'exacritude, fut ravi de la résistance du Suisse. *La sentinelle a raison*,

dit-il, que quelqu'un aille chercher son sergent de pose ; il lèvera la consigné. On obéit, & le Roi eut la patience d'attendre jusqu'à ce que le sergent fût arrivé.

Les trois compagnies de Grenadiers du régiment Suisse de la Cour-au-Chantre furent écrasées, le 22e. Août 1745, au siège d'Ostende, à l'attaque du chemin couvert, qu'ils forcèrent entre dix & onze heures du soir. Il n'en échapa que quinze hommes. François Galatin, de Genève, Capitaine, eut la cuisse fracassée & mourut de sa blessure. Près d'expirer, il répondit à celui qui lui demanda sa dernière volonté pour son fils encor fort jeune : *Qu'il suive mon exemple.*

Voilà, Monsieur, quelques uns des traits rapportés dans les anecdotes helvétiques. L'Auteur en avait prévenu dès l'entrée de son ouvrage, il n'a guères consulté que M. de Zurlauben, qui avait pour objet particulier, l'histoire militaire des Suisses au service de France. Combien de traits de générosité, de candeur, de bravoure & de patriotisme n'eût-il pas ajouté, s'il avait parcouru nos historiens ? Quelques faits qui paraissent aussi peu propres à éclairer le lecteur qu'à l'amuser, auraient pu être remplacés avantageusement par d'autres beaucoup plus intéressans, tels que la fameuse ambassade du Maréchal de Bassompierre en Suisse, la guerre civile de l'an 1712,

les événemens arrivés à Lucerne en 1726, &c. &c., sur lesquels l'Auteur garde le silence.

A cela près, ces anecdotes sont amusantes & assez bien écrites. On voit qu'elles ont été imprimées en France. La plupart des noms des personnes & des lieux sont défigurés. On s'apperçoit de même à ces inexactitudes que c'est un étranger qui les a recueillies.

II. *ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines, mis en ordre par M. de Felice. E tenebris tantis tam clarum tollere lumen, quis potuit? Tom. III. Tverdon 1771.*

On ne peut assez admirer, Monsieur, l'extrême diligence avec laquelle *M. de Felice* fait succéder les volumes de son Encyclopédie. En voici un troisième qui donne un nouveau mérite à cet immense ouvrage.

Nous avons compté dans les cent premières pages cent treize articles nouveaux, sur l'Histoire sacrée & profane, la Géographie, la Mythologie, les Antiquités, la Médecine & la Botanique, l'Agriculture & l'Oeconomie, la Théologie & la Critique sacrée. Quarante-huit mots ont été retouchés

dans les mêmes pages. C'est parmi ces derniers que nous choisissons au hasard le mot *Argille*, dont nous allons donner l'extrait.

Les terres argilleuses sont les plus communes presque en tout pays, les plus variées, les plus nécessaires pour l'agriculture, les arts & les métiers; elles méritent par conséquent d'être mieux connues. Entre toutes les définitions qu'on a donné de ce fossile, il n'y en a point de plus complète que celle de M. *Bertrand*, dans son *Dictionnaire des fossiles*. Ce sont des terres compactes & grasses, dont les parties ne sont point friables; après avoir été humectées on leur donne une forme qu'elles conservent: elles se gonflent dans l'eau; mais elles se dilatent moins que les terres en poussière, les parties en paraissent glissantes, souvent cubiques & par feuilles.

MM. *Macquer*, *Pott*, *Hellot* & *Margraff* ont écrit sur l'argille. En recueillant ce que ces savans ont découvert & en y joignant ses propres observations, l'Auteur de cet article commence par exposer les principales propriétés des terres argilleuses.

1°. L'argille mise au feu saute en éclats avec bruit, par l'effort que fait l'eau raréfiée pour s'échaper d'entre les parties ténaces de la terre. Si l'argille est très humectée, elle se gonfle dans le feu, & l'eau s'échappe sans bruit.

2°. Si l'on sèche l'argille pure, & qu'on l'expose à un feu ardent, elle n'entre point en fusion; mais elle se condense, elle acquiert une dureté capable de donner des étincelles, étant frappée avec de l'acier. Ainsi l'on peut faire des vases d'argille, pour y fondre des matieres vitrescibles; mais il faut que les vases soient bien séchés, que l'argille soit tres pure & ne contienne rien de calcaire.

3°. L'argille ainsi cuite a perdu son gluten. Si on la broie & qu'on l'humecte, elle ne forme plus une pate liante & ductile. Cette poudre d'argille cuite, mêlée avec la chaux fait un bon ciment, qui résiste à l'eau, à l'air & à la gelée.

4°. Si l'argille est mêlée avec partie égale ou à peu-près, de terre calcaire ou gypseuse & avec environ trois parties de sable. elle se fond. Comme on ne trouve point d'argille parfaitement pure, la plupart sont vitrifiables par une suite des mélanges. Mais le verre qu'on fait de l'argille est plein de bulles, à cause de l'eau & de l'air que ces terres contiennent.

5°. L'argille pure ne fait aucune effervescence avec les acides: si l'on en apperçoit quelqu'une, c'est une preuve que l'argille tient des parties étrangères. Mais l'acide vitriolique, aidé par l'action du feu, dissout l'argille & forme avec elle une sorte d'alun,

6°. L'argille humectée conserve en se séchant la figure qu'on lui a donnée, mais elle se condense dans toutes ses dimensions, ce qui la rend sujette à des gerfures ou fentes. Elle retient l'humidité très long-tems; il faut des années entières pour sécher les vases que l'on veut cuire, pour servir dans les verreries.

Comme dans la plûpart des arts, il faut que l'argille soit *pure*, on a imaginé divers moyens pour en dégager les parties hétérogènes. 1°. C'est par le lavage que l'on sépare le sable pour la *poterie* & la *porcelaine*. Pour cet effet, on la délaie dans une quantité suffisante d'eau, après quoi on la fait passer dans un tamis de soie. Le dépôt qui se forme de cette eau ainsi tamisée est l'argille la plus pure. 2°. Les particules minérales se séparent de même par le lavage. Ce qui en reste empêche que les ouvrages ne se gerfent en séchant. 3°. Les particules inflammables altèrent la blancheur de l'argille. On les fait sortir en grillant l'argille au feu, à l'air libre. Alors on la voit devenir d'un beau blanc. 4°. Les parties bitumineuses se séparent plus difficilement; on en vient à bout par les lavages & la calcination. 5°. Il n'est pas nécessaire pour les usages ordinaires de séparer l'acide vitriolique dont l'argille est composée; si l'on veut faire cette expérience, il faut mettre cette terre en di-

gestion dans une liqueur alcaline, & ensuite l'édulcorer avec une quantité suffisante d'eau. 6°. Les terres métalliques, dès qu'elles sont en certaine quantité, colorent les argilles & les rendent fusibles. Si les veines sont rares, il faut les enlever avec un couteau. 7°. Les matières pyriteuses produisent le même effet que les terres métalliques. Si elles sont par veines, le lavage est nuisible, il les incorpore par tout uniformément, Si les pyrites sont en grain ils sont plus faciles à démêler par les moyens que nous venons d'indiquer, l'eau & le feu. 8°. Les terres calcaires altèrent aussi les argilles. On les reconnaît à l'effervescence qu'elles font avec les acides. Ces argilles sont peu propres à former des vases, qui puissent soutenir l'action du feu, mais très bonnes pour fertiliser par leur mélange les terrains les plus ingrats.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer, deux conséquences: la première qu'il n'y a qu'une sorte d'argille pure, qui ne se rencontre point, puisqu'elle se trouve toujours mêlée avec une quantité plus ou moins grande de parties hétérogènes. La seconde conséquence, c'est que ces matières hétérogènes doivent donner lieu à une multitude de combinaisons différentes, d'où résultent des espèces & des variétés à l'infini. De là un grand nombre de dénominations

rélatives à l'usage de ces terres, à la matière qui y domine, à la couleur, ou à quelque autre propriété particulière.

Quant à la couleur, on peut ranger les argilles sous trois classes générales. 1°. Les argilles blanches ou blanchâtres qui sont très refractaires. Plus elles ont de blancheur & plus elles sont pures. 2°. Les bleuâtres, ou tirant un peu sur le jaune, qui sont les plus communes. On en fait la brique & la tuile. Plus grossières elles sont, & plus vite elles se précipitent dans l'eau; c'est un moyen de les éprouver & de les comparer. 3°. Enfin toutes les argilles colorées, jaunes, rouges, vertes, noirâtres ou à-peu-près. Les jaunes ou rouges sont ferrugineuses; les vertes ou bleues sont cuivreuses ou pyriteuses; les noires sont d'ordinaire bitumineuses. Les argilles colorées perdent souvent leur couleur dans le feu. Si on les vitrifie, le verre en est noir & opaque.

On peut encor distinguer les *argilles* par leurs usages: telles sont les terres à foulon, les terres à dégraisser qui renferment des parties calcaires très fines; les terres à pipes, les terres à fayance, les terres à porcelaine, qui contiennent un peu de sable très fin; les terres à tuiles, à briques, à four & à potier, qui sont plus grossières.

Enfin les argilles peuvent être distinguées

par quelques propriétés particulières qu'elles doivent aux matières hétérogènes. 1°. L'argille, la terre à foulon, ou la marne à foulon mérite le premier rang. Celle-ci est mêlée de terre calcaire & de sable fin. D'où il résulte qu'elle fait effervescence avec les acides, qu'elle se fond à un grand feu, qu'elle se décompose à l'air, qu'elle est délayable dans l'eau. Elle est enfin fort grasse, ténace & douce au toucher. Ces qualités la rendent propre à fertiliser les terres.

Dans les terres à foulon, il y a moins de sable & plus d'homogénéité; c'est ce qui les rend plus propres à dégraisser les draps. Une terre à foulon doit être très délayable dans l'eau & y faire de l'écume lorsqu'on la bat, comme le favon.

Les *bols* appartiennent aussi aux argilles. Cette espèce est ordinairement très fine, un peu sablonneuse, mêlée d'un ocre ferrugineux qui les colore diversement: elle s'attache fortement aux lèvres, elle se délaye facilement dans la bouche. Le feu la durcit d'abord, si on la pousse, elle se vitrifie; telles sont la terre de Malthe, d'un rouge pâle, la terre de Lemnos, de couleur blanche; le *cimolia purpurascens*, d'un blanc tirant sur le rouge; le *morochites* & le *morochtus*, d'un blanc verdâtre; le *galactites*, de couleur grise; le *melitites*, de couleur jaune; le *thyites*, de couleur verte.

L'argille *dilatable* forme une troisième espèce. Elle est ordinairement rougeâtre; elle absorbe l'eau, rien n'est plus aisé que d'en dessécher la surface, mais elle conserve long-tems l'humidité dans l'intérieur. C'est cette sorte de terre qui rend les chemins si mauvais. Jamais les bâtimens élevés sur un pareil terrain ne sont solides. Cette argille forme toujours un terroir stérile.

Avec ces principes, on peut connaître & classer toutes les argilles. M. *Macquer* en a observé jusqu'à huit cens espèces, seulement en France. *Lister* décrit vingt-deux espèces d'argille d'Angleterre. Il n'y a point de pays, où il n'y en ait une grande variété. On en trouve des couches à différentes profondeurs, & en différentes inclinaisons. Cela était nécessaire pour retenir les eaux, les ramasser, les conduire, & pour former les sources & les ruisseaux.

M. *de Buffon* prétend que les argilles sont formées par la décomposition des sables. Théorie insoutenable. On a vu des argilles exposées à l'air, ou imbibées d'eau, acquérir la dureté des pierres; mais jamais des sables devenir argilles.

Les terres argilleuses sont de leur nature très-infécondes, mais capables cependant de devenir très-fertiles. Pures, elles favorisent peu la végétation, à cause de leur ténacité; le mélange seul du sable avec de

la terre calcaire , ou de petites pierres à chaux , rend les terroirs très-féconds. *Eller* a observé que par le moyen de la cendre des végétaux , on rend l'argille friable & fertile. Il suffit quelques fois de brûler la première couche de terre , avec le gazon & les mauvaises plantes. Si la terre argilleuse contient assez d'alkalis , elle est toujours fertile ; tel est le limon argilleux du Nil , & de plusieurs rivières. Il s'agit donc de fournir des alkalis aux terres de cette espèce. La chaux suffit quelquefois. Le fumier de chevaux produit un grand effet. Souvent on réussit , en répandant en Février ou Mars du gypse pulvérisé sur la surface d'un terrain déjà labouré , fumé & semé. Les terres sablonneuses mêlées avec celles où l'argille domine , suffisent pour la fertiliser.

Règle générale pour les terroirs argilleux. Il faut faire écouler les eaux par le moyen des pierrées , des puits perdus , des aqueducs souterrains , des fossés découverts , selon les circonstances.

Autre règle générale. Les terres argilleuses demandent des labours profonds , & si l'on a beaucoup de fumier à y mettre , au bout de quatre ans le sol changé ne demande plus autant de travail , ni d'engrais. Si l'on est à portée de quelque tuffière , on peut transporter du tuf sur l'argille pour la rendre plus meuble. Il y a des marnes trop ar-

gilleuses qui ne conviennent pas sur l'argille, mais les marnes calcaires ou sablonneuses sont d'excellens engrais sur les terroirs de ce genre. A moins que l'argille n'ait été brisée par des labours & par un mélange de quelqu'autre matière, le fumier lui ferait de peu d'usage. Le soleil, les eaux, ou la pluie en ont bientôt détruit la vertu. *Horne* prétend que le sable est un médiocre amendement dans les terres argilleuses; cela peut être vrai dans un vase échauffé par le soleil, mais dans les champs, il est certain que le sable a produit les plus grands effets.

L'Auteur de cet article finit par indiquer les sources à consulter sur l'argille. *Gronovius* en présente un grand nombre dans sa bibliothèque, à l'article de l'indice, *Argilla*. Voyez aussi *Wallerius*, *Valmon de Bomare*, *Wolsterdoff*, *Linné*, les cayers des Arts, dans l'art du *Briquetier* & du *Tuilier*. On trouvera dans ces différens Auteurs le développement de ces principes, mais on ne saurait resserrer en moins de mots & d'une manière plus complete tout ce qui concerne l'argille, sa nature, ses propriétés & ses usages.

Si vous desirez de connaître quelles additions on a pu faire aux divers articles de l'Edition de Paris, voyez, Monsieur, ce qu'on dit au mot *Arbre*, sur les maladies des arbres & leurs remèdes. Vous conviendrez

fans doute, que cet objet méritait d'être traité avec foin. Voici en abrégé ce qu'en dit l'encyclopédie d'Yverdun.

Après que les arbres ont profité en grof-
feur & en étendue, & qu'ils ont donné des
fruits pendant un certain nombre d'années,
ils tombent dans le dépérissement. On peut
les renouveler par le *récépage*.

Dans le tems même de leur plus grande
vigueur, les arbres font exposés à des ma-
ladies. L'expérience montre que les jeunes
arbres périssent, ou languissent dans une pé-
pinière, dont le sol est trop sec.

Les feuilles des arbres fruitiers deviennent
quelquefois jaunes par le défaut des suc-
s nourriciers. On y remédie en mettant au pied
des arbres, dans les terres légères, de la
suie & des cendres, & dans les terres froides,
du fumier de pigeon. On voit dans les gran-
des chaleurs les feuilles de quelques arbres
se faner. On a beau arroser l'arbre, le vé-
ritable remède est d'arroser les feuilles, fans
cette précaution l'arbre court risque de périr.

Quelqu'attention que l'on apporte à bien
faire les semis de bois, il se rencontre tou-
jours des places vuides. Si le mal vient de
ce que l'eau séjourne trop long-tems dans
cès endroits, on fera en sorte de lui don-
ner un écoulement par des saignées, ou en
plantant des arbres aquatiques. Quelquefois
on réussit en plantant fans ordre dans le
semis

femis, dès bouleaux, qui par leur ombre favorisent l'accroissement.

Si le terrain humide fait pourrir les racines, il faut commencer par couper les racines pourries & remettre au pied de l'arbre de la terre neuve : je suppose qu'on ait fait des tranchées pour l'écoulement des eaux.

Quelques espèces d'arbres, tels que l'orme à larges feuilles, sont sujets dans les terres grasses à une sorte de plétore. M. Duhamel pense que les incisions longitudinales pourraient donner de l'écoulement à cette sève surabondante.

Dans les endroits montueux, le sol & le tuf ont quelquefois des lézardes trop profondes pour que les racines atteignent la terre du dessous : alors les arbres tombent en langueur. Il est donc important d'en élever à part qui soient en état de remplacer & d'égaliser leurs voisins.

Lorsque les fucs d'un arbre sont viciés par la faute du terrain, la tige & les branches se chargent de mousse ou d'autres petites plantes parasites ; il faut déchauffer de pareils arbres & y mettre du fumier de mouton. V. *mousse*. Quelquefois ils sont couverts d'une espèce de gale ou de teigne qui ronge l'écorce. Dans ce cas, avant que d'arracher l'arbre, on essaiera de couper jusqu'au vif l'endroit malade & on le couvrira ensuite de fiente de vache. On doit faire

la même chose aux parties des arbres fruitiers dans lesquelles s'extravase la gomme.

Les ulcères, & en général l'extravasation des sucs, les excroissances, sont des maladies de conséquence pour les arbres. M. Duhamel dit, qu'un coup de soleil vif peut occasionner un boursofflement local dans quelques parties des arbres de haute tige. On peut les en préserver en les entourant de paille depuis le pied jusqu'aux branches. De fortes gelées sont capables de produire un pareil accident.

Il y a d'autres plantes qui occasionnent le dépérissement des arbres. Tels sont plusieurs chiendents, qui s'établissent dans un terrain qu'on n'a pas eu soin de labourer. Il y en a entr'autres une espèce, dont les feuilles sont larges & rudes, qui fait périr les jeunes arbres qu'elle environne. Le déchauffement & le fumier sont le seul remède.

Le sainfoin, la luzerne & autres plantes qui prennent beaucoup de nourriture, épuisent les arbres plantés au milieu d'elles. C'est pourquoi on ne doit former de ces prairies artificielles qu'à quatre toises des arbres.

Le tonnerre, les vents, la grêle mutilent quelquefois les arbres. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de retrancher les branches altérées. Il y a des animaux qui rongent les racines plus tendres; tel est le mulot. Les

insectes font un tort considérable. Dans le district de Montpellier, on a réussi à détruire les petites fourmis, & toutes les sortes de vermine qui dévorent les premiers jets des arbres fruitiers, en transportant dans les jardins un grand nombre de grosses fourmis qui se trouvent ordinairement dans les bois. Celles-ci combattent tous les autres insectes, jusqu'à ce qu'elles soient venues à bout de les exterminer ou de les expulser de leur voisinage. Contre les chenilles & les limaçons, on conseille de mettre autour du tronc de chaque arbre une couple de tours de corde faite de crins de cheval. Ces cordes sont si hérissées de pointes, qu'aucun de ces insectes ne peut y passer sans se piquer & se tuer. Il faut d'ailleurs ramasser soigneusement les nids des chenilles & d'autres insectes qui incommodent les arbres, ôter toutes les feuilles recoquillées; c'est là où la plus mauvaise vermine se niche, quoiqu'elle soit à peine visible sans le secours du microscope.

Pour préserver les arbres des insectes & en même tems les fertiliser, ayez un tonneau, qui contienne environ deux cent quarante pintes d'eau; mettez y un demi boisseau de crotin de pigeon, autant de celui de brebis, autant de celui de poule, un demi boisseau de fiente de vache, & même quantité de crotin de cheval. Ajoutez-y un boisseau de suie de cheminée. Faites bouil-

lir du genêt & autres plantes fortes dans de l'eau de lessive; lorsque les plantes seront bien cuites , retirez-les & jetez votre lessive dans le tonneau. Remuez le tout pendant quatre ou cinq jours. Alors , arrosez en le pied d'un arbre que vous appercevez malade & répandez en assez pour que la liqueur pénètre jusqu'aux racines. Vous pouvez aussi en asperger les branches & les feuilles , si vous y appercevez des insectes.

Nombre d'autres accidens sont à craindre pour les arbres. Le vent , les voitures , le bétail causent beaucoup de mal aux arbres qui sont exposés à leurs atteintes. M. Duhamel veut que l'on fasse , dans l'année qui suit la plantation d'une avenue , un fossé tout le long des filets d'arbre & qu'on en rejette la terre de leur côté.

L'Auteur de cette addition ne se contente pas de tant d'observations , dont chacun sentira l'importance ; il promet des détails curieux & des vues intéressantes dans les articles *feuille* , *fruit* , *racine* , *fleur* , *branche* , *sève* , *arrosement* , *jardin* &c.

3°. *LES soirées Hévétiennes , Alsaciennes , & Fran-Comtoises. A Paris chez Delalain , 1771 , 1 vol. 8°.*

Vous vous attendez peut-être , Monsieur , à trouver dans cet ouvrage beaucoup d'obser-

vations sur la géographie, les usages & les mœurs des pays dont il est fait mention dans le titre. Vous serez trompé, ainsi que nous, dans votre attente. Ces soirées renferment des réflexions assez générales sur différens sujets d'économie de morale & de politique. C'est une espèce de voyage sentimental, bien différent, il est vrai, de celui de *Sterne*; mais on voit que l'auteur a voulu imiter le voyageur Anglois. On s'apperçoit qu'il a cherché à mettre *par-tout* du feu & de l'imaginotion. Le ton qu'il prend est souvent animé, souvent il intéresse, il peut même paraître original à ceux qui n'auront pas lû le voyage de *Sterne*; mais il y a des traits qui seront trouvés indécents. C'est ainsi que le peu qu'on y dit de la Suisse nous a paru digne d'être relevé. Nous ne pouvons rien faire de mieux à cet égard, que de laisser parler un anonyme, dont vous trouverez la lettre à la suite de cet extrait. Pour nous, nous remplirons une tâche beaucoup plus agréable, en recueillant plusieurs choses très-bien faïties & fortement rendues, que nous avons trouvées dans ce livre.

L'auteur voudrait qu'au sortir des collèges, la nation fit voyager des jeunes gens, qui se formeraient ainsi pour l'utilité commune. „ J'aime, dit-il, à me figurer „ ces élèves livrés à eux-mêmes. Je les vois „ jouir de toutes leurs forces en tout genre

„ par la nécessité d'en faire usage. Celui-ci
 „ à l'aspect des longs fleuves & des mers qu'il
 „ cottoie , inspiré pour apprendre aux hom-
 „ mes à tirer parti de ces vastes communi-
 „ cations , développe le génie d'un pilote.
 „ Dans le tumulte d'un port , cet autre dé-
 „ couvre le moteur de cette activité ; l'idée
 „ du commerce s'aggrandit dans sa tête , à la
 „ vue de tous les bras que le commerce fait
 „ mouvoir ; les questions se multiplient sur
 „ les lieux , la solution fuit de près les pro-
 „ blèmes ; souvent l'exemple seul les résoud ,
 „ la jeune tête travaille , les calculs nais-
 „ sent ; & voilà un grand négociant & un
 „ citoyen utile de plus. Ici , la contempla-
 „ tion journalière des astres éveille un as-
 „ tronome ; là le spectacle des campagnes
 „ anime un poète : tous à l'aspect de la na-
 „ ture nue & grande sentent la piété naître
 „ & les préjugés s'évanouir. La vue des mi-
 „ sères humaines dans toutes les classes ,
 „ dans toutes les gradations , dans tous les
 „ détails , double à la fois l'industrie & la
 „ sensibilité. L'ame & l'imagination s'ou-
 „ vrent , toutes les cordes vibrent à la fois ;
 „ & je vois naître le grand homme. “

L'auteur va voyager jusqu'à ce qu'une de
 ces bonnes actions s'exécute. Il a le tems de
 voir du pays. Il rendra compte à ses
 amis de ses sensations & de ses idées ; mais
 il ne prétend pas ne se tromper jamais. On

connait quelque fois mal son ami & sa femme au bout de vingt ans ; comment juger saine-ment d'une république , dans laquelle on aura soupé une fois à table d'hôte ?

Les deux premières soirées rendent compte des premières sensations d'un voyageur à la vue des montagnes. Ces mouvemens d'admiration sont moins sensibles pour des Suisses , qui n'ont jamais quitté leur patrie ; mais ils sont très-vifs dans un ame honnête & sensible , qui voit ces grands objets pour la première fois. „ La variété, le nombre, la bizarrerie même des tableaux, que l'on y rencontre , exaltent nécessairement l'imagination. Le spectacle des montagnes a du être pour l'ignorance la source de la superstition, comme il l'est de la vraie piété pour l'homme instruit. --- Mais autant ces grands objets étendent l'idée de la Divinité , autant ravalent-ils le culte insuffisant que nous lui offrons. Que les chœurs de nos cathédrales sont sourds , près du bruit des torrens qui tombent , & des vents qui murmurent dans les vallées ! Que le dôme de Saint Pierre est petit du haut de l'Apennin ! “

Du sommet des Alpes , l'auteur se transporte à la Chine, sur les antiques *monts de Suchuen*. Il compare tant d'arpens incultes, dont nos montagnes sont couvertes. à ces *jardins en terrasse* qui sont cultivés par des

hommes libres pour faire le bien, garottés pour nuire, qui sont sans nombre comme les épis qu'ils font naître. — „ Quand cueillerons-nous du froment sur les sommets nivelés des Vosges & des Pyrénées, comme on cueille du riz sur les antiques monts de Suchuen ? Je songeais à l'ouverture des terres de la Chine, conduite chaque année par l'empereur. Je fors de mon rêve à la voix de ce collecteur insolent, qui, le pistolet sous la gorge, demande la taille à ce laboureur sans pain. “ — Nous ignorons si l'auteur a vu les montagnes de Suisse ; il n'y aurait point rencontré de collecteur insolent, il aurait vu dans plusieurs endroits le travail & l'industrie fertiliser les terrains les plus ingrats : souvent il aurait été forcé de convenir que le sol ingrat & stérile, se refuse aux travaux du laboureur, que la situation des lieux escarpés & sauvages, toujours couverts de neiges de frimats, rendent toute culture impossible. Notre auteur prononce là-dessus d'un ton décidé, & il se peut après tout qu'il a raison, du moins pour quelques districts particuliers. „ Quand je vois, dit-il, soit en Alsace, soit dans le canton de Berne, quand je vois flotter des épis au sommet des plus hautes collines ; quand, près de celles-là, je vois d'autres collines de la même élévation, à la même exposition, revêtues

„ d'un fol de même nature, & ne portant
 „ rien, je *prononce sans un plus long examen,*
 „ que ces collines pourraient toutes égale-
 „ ment produire; & je finis par conclure,
 „ que si elles ne produisent pas, c'est que
 „ là les hommes manquent, ou qu'ils sont
 „ paresseux, ou qu'ils sont mal gouvernés,
 „ mais que ce n'est pas la nature qui a
 „ tort. “

La septième soirée traite de l'abus des sa-
 lines, des précautions rigoureuses par les-
 quelles on restreint l'usage de cette denrée
 si profitable pour l'amélioration des ter-
 res, & l'augmentation du produit. D'après
 les principes d'un intérêt mal entendu,
 on a coutume d'enterrer parmi les ordures
 les plus putrides l'écume des chaudières. Si
 quelque malheureux a l'imprudence d'arra-
 cher une partie de ces rebuts à la fange qui
 les couvre, il est puni; il l'est sans rémis-
 sion; „ car les assassins sont souvent grace,
 „ les tirans quelquefois, mais les traitans
 „ jamais. “

On doit la population à l'abondance; l'a-
 bondance à la culture perfectionnée, la per-
 fection de la culture aux bonnes mœurs &
 aux bonnes loix. --- „ Ce n'est qu'à une cul-
 „ ture plus soignée & mieux entendue, que
 „ j'ai distingué en Alsace, les vallées habi-
 „ tées par les Anabaptistes. --- Quoique ces
 „ bonnes gens soient mêlés à un peuple
 „ encor soumis aux préjugés destructeurs

„ de l'agriculture, ils font corps entr'eux ;
 „ non pour briguer aucune autorité, mais
 „ pour soutenir les principes honnêtes aux-
 „ quels ils doivent la pureté de leurs ames,
 „ & la force de leurs bras. Ils semblent re-
 „ chercher pour leur demeure les détours
 „ les plus reculés des Vosges, Là, plus seuls
 „ avec la nature, ils font aussi davantage
 „ avec eux-mêmes, & conséquemment plus
 „ heureux, puisqu'ils sont tous sans repro-
 „ ches. C'est dans les déserts qu'ils défrichent,
 „ en proportion de leur nombre, qu'ils aiment sur-tout à élever leurs chaumières : elles sont simples comme eux, mais construites avec intelligence. Un lit de cailloutages, ou quelque autre précaution semblable, élève toujours leurs cabanes au-dessus d'un sol humide & dès-lors dangereux. Cette cabane, ouverte au midi oriental, jouit dès le point du jour de tous les rayons que le soleil lui destine. Les fenêtres souvent ouvertes, donnent accès à des torrens d'air qui viennent rafraîchir à la fois les poumons de l'enfant qui tête encor, & ceux de l'ayeul qui le regarde avec complaisance. Jamais sous ces fenêtres basses ne reste en dépôt le fumier, fait pour engraisser les terres, & non pour empoisonner les hommes. Le récit d'un fait achevera le panégyrique. En 1759, M. le Comte de Stainville eut une affaire très-

„ vive avec M. de Bulau, officier Prussien, au-
 „ dessus de l'Abbaye de Jacheim, dans le pays
 „ de Waldeck. L'un & l'autre était à la tête
 „ d'un corps de troupes assez considérable.
 „ Les Français eurent l'avantage. “ Au mi-
 „ lieu de la joie que donne le succès, & de
 „ l'effroi que répand dans les campagnes une
 „ expédition guerrière, „ M. de Stadler, Aide
 „ de camp de M. de Stainville, chargé de
 „ découvrir un champ d'orge pour y faire
 „ fourager les chevaux de son général, ren-
 „ contra un anabaptiste. Il lui enjoignit
 „ de lui déclarer où il pourrait en décou-
 „ vrir. Ce bon homme s'en excusa avec un
 „ flegme aussi éloigné de l'insolence que de
 „ la crainte. On le contraignit, il marcha,
 „ & dit de le suivre. M. de Stadler traversa
 „ un petit bois à la suite de son nouveau
 „ guide. Ayant déjà parcouru un espace de
 „ terrain assez considérable, il s'aperçut
 „ qu'il avait outrepassé plusieurs champs
 „ d'orge, sans que l'anabaptiste l'en eût
 „ averti. Il lui en demanda la raison. Alors
 „ le vieillard s'avança encor quelques pas, &
 „ lui dit: “ *ces autres champs ne sont pas
 à moi, celui-ci m'appartient. Envoyez-moi une
 faux, & dites la quantité dont vous avez
 besoin.*

Après une tirade vigoureuse contre la trop
 grande multiplicité des vignes, sur-tout dans
 les terrains plats, l'auteur arrive dans les

environs de Besançon. „ A l'aspect de ces
 „ vignes, où jamais un brin d'herbe inu-
 „ tile ne dérobe la fève au sarment, où tout
 „ annonçait l'aisance & le travail suivi du
 „ cultivateur, je me raccomodais involon-
 „ tairement avec elles. Je cherchais la cause
 „ de cette perfection de culture. J'appris à
 „ Besançon que de toutes les classes de ci-
 „ toyens la plus considérée, après la noblesse,
 „ était celle des vigneron, connus sous
 „ le nom de *Bousbots*. --- Une fois instruit
 „ que les vigneron étoient honorés en Fran-
 „ che-Comté, rien de tout ce qui m'avait
 „ surpris ne m'étonna plus.

La description des grottes *d'Oxelles*, si-
 tuées à quelques lieues de Besançon, a de quoi
 plaire aux amateurs de l'histoire naturelle.
 L'économie politique de la Franche-Comté
 puifera des vues utiles dans ce que dit l'au-
 teur sur les avantages de cette province, &
 les moyens de les augmenter, par la cul-
 ture du maïs, ou bled de turquie, dont on
 ignore plusieurs propriétés, par le soin qu'on
 doit prendre de cultiver une plus grande
 quantité de pommes & de poires de terre,
 par le grand nombre de rivières qui arro-
 sent la Franche-Comté & qu'il faudrait ren-
 dre navigables, par les encouragemens qu'on
 pourrait donner à l'agriculture en favori-
 sant l'exportation & en assurant la propriété;
 enfin par une meilleure administration des

bois, dont cette province était couverte & dont elle est sur le point de manquer.

Notre auteur arrive en Suisse. „ Premiers
 „ sentimens d'un homme sensible au mo-
 „ ment où il s'éloigne des frontières de sa
 „ patrie. La scène change. La terre que je
 „ foule à présent, n'a plus rien de commun
 „ avec moi. Quand je la presse aujourd'hui,
 „ c'est une grace que j'obtiens, hier c'était
 „ un droit que j'exerçais. L'homme que je
 „ rencontrais hier ne pouvait être que mon
 „ défenseur ou mon frère; demain, un avis
 „ changé dans le conseil des rois, peut me
 „ faire autant d'ennemis de tous les hom-
 „ mes qui m'entourent. O ma patrie! N'es-
 „ tu donc pas la terre entière? O mes amis!
 „ n'êtes-vous donc pas tous les honnêtes
 „ gens? Il est donc des circonstances, où
 „ le résultat des loix locales est d'isoler
 „ l'homme, au lieu de l'entourer? Ce sont
 „ les loix sociales qui ont dit; là finit telle
 „ province; là commence tel empire; là est po-
 „ sée la borne d'un tel royaume; l'homme de-
 „ là fera suspect ici; citoyen en deçà d'un
 „ pont, espion au de-là. --- Les préjugés
 „ altèrent jusqu'à nos organes. Je ne dois
 „ plus, je ne peux plus envisager les ob-
 „ jets avec les mêmes yeux. Un vœu secret
 „ de nuire va se mêler involontairement aux
 „ recherches les plus bienfaisantes. “ Vous
 „ verrez, Monsieur, que l'auteur qui connaît

fait le danger , n'a pas su l'éviter. Il nous a paru que la prévention a dicté la plupart de ses jugemens. L'anonyme , dont nous avons eu l'honneur de vous parler , a relevé ses erreurs touchant la ville de Bale. C'est ici le lieu de transcrire cette lettre. L'Auteur ne trouvera pas mauvais sans doute que nous ayons fait quelques légers changemens à son style ; notre langue parait lui être familière , mais il ne se pique pas d'en posséder toutes les règles.

LETTRE d'un Bâlois aux Editeurs.

Je n'ai jamais ambitionné la gloire d'être imprimé , sur-tout dans une langue , dont la finesse demande une étude particulière. Il y a d'autres moyens de se rendre utile à la société , & de remplir la tâche imposée à ceux-là-même qui sont établis pour travailler à l'avancement des sciences. Mais aujourd'hui , je suis provoqué ; & en bon patriote je ne puis me taire. Le livre dont il s'agit est imprimé , il se trouve entre les mains de tous ceux qui aiment la lecture & la nouveauté. Un moyen pour les défabuser , c'est de vous prier , Messieurs , de donner une place dans votre Journal aux remarques que je vais faire. L'auteur des *Soirées Helvétiques* emprunte le caractère d'historien & d'observateur , mais il semble qu'il se pique moins de chercher la vé-

rité, que de briller par l'esprit & par ces tournures fleuries. On trouve dans son ouvrage beaucoup de fleurs & peu de fruits. Je ne prétens pas le réfuter en entier. Chacun pensera comme il voudra de cette production ; mais je ne puis m'empêcher d'être surpris de ce qu'un homme qui veut passer pour avoir des sentimens , paraisse s'étudier à plaisanter sur tout ce qu'il peut y avoir de curieux à Bâle. Est-il décent à un homme sensé de chercher à avilir, à se moquer de tout ce qu'il a vu dans cette ville ? Il devrait au moins se souvenir qu'aucun de ceux dont il a vu les cabinets & les bibliothèques , n'ont été portés à le recevoir que par un principe d'honnêteté envers les étrangers. Ces particuliers , qui n'ont fait leur collection que pour leur instruction , & celle de ceux qui veulent en profiter , n'ont aucune obligation aux aubergistes & à leurs galoppins , qui invitent tout le monde à les aller voir. Avec quelle indécence ne parle-t-il pas de M. *Bernoulli* ? Il est apothicaire , mais il ne fait pas profession d'être chymiste , & il ne mérite pas du tout d'être appelé *souffleur*. Après avoir acquis une assez belle connaissance de l'histoire naturelle, il a voulu employer ses momens de loisir à mettre dans un très-bel ordre un certain nombre de pièces qui se rapportent à cette science. J'en dis autant de M. le docteur

Annoni. Si l'auteur avait quelques idées approfondies des sciences & des arts, il aurait découvert dans la conversation qu'il a pu avoir avec ce savant, un homme très-verté dans la jurisprudence, dans l'histoire civile & naturelle, & dans les connoissances qui s'y rapportent. S'il y a tant de Dames à Paris qui ont de plus belles collections que celles qu'on voit ici, il y en a peut-être plusieurs qui ne les ont que pour la parade, sans pouvoir en faire l'usage convenable.

L'auteur n'épargne pas même le célèbre *Daniel Bernoulli*; il lui reproche malhonnêtement d'enseigner la géométrie aux polissons de la république, pour trois batz par leçon. Sans avoir commission de faire son apologie, dont il n'a certainement pas besoin, je me bornerai à ces deux observations: l'une qu'étant professeur en physique, l'auteur ne saurait l'avoir vu donner des leçons de géométrie, ou d'algèbre; l'autre que dans la situation aisée où se trouve cet homme célèbre, il ne donne depuis plusieurs années des leçons particulières que par affection, lorsqu'il rencontre quelques génies heureux capables de se distinguer un jour dans les mathématiques.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que l'auteur dit de notre bibliothèque, dans laquelle il n'a peut-être jamais mis le pied. Ou s'il l'a vue; sans doute, que
comme

comme font plusieurs voyageurs , il l'a traversée rapidement en jettant un coup d'œil sur ce qui se trouve dans les chambres du cabinet de curiosité , sans daigner seulement monter à la salle qui renferme les livres & les manuscrits.

Le volume des quatre évangélistes écrit sur du parchemin , probablement au huit ou neuvième siècle , est assez connu. Cependant c'est pour l'auteur une pièce très méprisable , parce qu'il n'est pas relié en beau maroquin & doré sur tranches.

Lorsque Erasme légua sa garde-robe à Frébonius¹, (ou , comme il aurait fallu dire, *Probenius* ,) il ne parla point de ses vieilles culottes , & l'auteur eût mieux fait d'éviter là-dessus une fade plaisanterie. Quand à sa bibliothèque , on voit par son codicille , qu'il l'avait vendue à un gentilhomme Polonais , à condition qu'il n'en paierait le prix & qu'il n'en retirerait les livres qu'après le décès du testateur. Est-ce là une marque de pauvreté ? & quand c'en ferait une , faudrait-il l'envisager comme un opprobre ? Serait-il sans exemple qu'un savant du premier ordre vînt à mourir dans l'indigence ? Mais Erasme ne fut point de ce nombre. Il subsiste de nos jours des fidei

commis de plusieurs milliers de florins, dont l'Université doit disposer pour aider de pauvres étudiants. A ces traits, on peut reconnaître combien peu on doit compter sur l'exactitude de l'auteur, & combien une prévention indigne d'un homme de lettres, lui fait oublier les règles de la politesse qui distingue sa nation.

Voici encor quelques exemples du même genre. L'auteur rapporte que l'épithaphe d'Erasmus est gravée sur un marbre noir. Il aura sans doute confondu; tout le monde peut se convaincre que c'est un marbre rouge. Il place à côté de ce tombeau un autre monument érigé en l'honneur de M. de Maupertuis. On n'a jamais pensé à rendre les derniers devoirs à cet homme célèbre, dans un endroit où il n'est point enterré. Sa sépulture est à trois lieues de Bâle, dans un village du canton de Soleure.

La conjecture de l'auteur sur la cause de la différence des horloges de Bâle, quoique dénuée de fondement, est au moins plaisante; mais il ignorait malheureusement que l'horloge du pont qui doit avoir frappé une heure trop tôt, n'a point de timbre & n'en a jamais eu.

L'auteur ne décèle pas moins son igno-

rance en littérature, lorsqu'il dit qu'Érasme doit sa réputation & son épitaphe à un volume de facéties, c'est-à-dire, à l'égo de la folie. Serait-il possible qu'un homme qui parle d'un ton si décidé n'eût jamais appris que ce même livre, dont il parle si légèrement, est une satire excellente contre la corruption du siècle d'Érasme? Pourrait-il ignorer que ce savant si renommé pendant sa vie, a consacré sa mémoire par un très grand nombre d'ouvrages utiles qui ont été réimprimés dans ce siècle?

De qui l'auteur peut-il tenir ce qu'il rapporte sur les curiosités de Bâle? Il a recueilli avec soin toutes les fables qui amusent le peuple. S'il avait daigné écouter quelques-unes de ces personnes instruites qu'il traite avec si peu de ménagement, il ne dirait pas que la danse des morts est un ouvrage d'Holbein. On lui aurait appris que cette peinture fut faite du tems du concile, & que depuis lors elle a été réparée de tems - en - tems, mais jamais par Holbein.

L'auteur dit dans un autre endroit, qu'il serait choquant pour cinquante bibliothèques de particuliers, auxquelles on ne songe pas à Paris, de les comparer avec

celle de Bâle. Il me permettra de remarquer, qu'un seigneur de sa nation aurait payé jusqu'à cent louis & au-delà, pour obtenir une couple d'ouvrages que l'on ne céderait à aucun prix, quoiqu'ils ne soient pas les plus précieux de cette collection. Il est vrai qu'elle n'est pas pourvue de tous les livres nouveaux qu'on trouve sans peine chez les libraires; mais elle a été commencée avec l'Université & augmentée dès-lors de tout ce qu'il y a de curieux, tant en manuscrits qu'en anciennes éditions. A cet égard elle a l'avantage sur diverses bibliothèques plus modernes. Si ceux qui sont chargés de ce dépôt avaient le loisir & les moyens nécessaires, ils pourraient publier un catalogue de manuscrits, plus curieux que celui qu'a donné il y a quelque tems le savant M. *Sinner*, bibliothécaire à Berne. Il en est de même de la collection des tableaux & des desseins des plus fameux peintres du seizième siècle, & surtout de Holbein, dont on ne trouve nulle part un si grand nombre de pièces. Je ne parle pas de plusieurs milliers d'estampes des meilleurs graveurs, & d'après les meilleurs peintres du seizième & dix-septième siècle. La manière dont l'auteur s'exprime pour décrier

Les tableaux de Holbein me paraît si ridicule, que le plus court sera de la passer sous silence. Je ne suis pas assez présomptueux pour faire la moindre comparaison de la bibliothèque & du médaillier du roi avec le nôtre. Cependant il y a ici une suite de médailles consulaires plus complète que beaucoup d'autres. Je m'arrête ici, & je passe sous silence plusieurs autres observations qui font voir le peu d'exactitude, la légereté & la mauvaise volonté de l'auteur.

Je suis, &c.

XENOPHILE.

Bâle le 30 Janvier 1771.

EN voilà assez, monsieur, sur la ville de Bâle. L'auteur parle de la bataille de saint Jacques : il la met au-dessus de l'action des Thermopyles, si vantée par les historiens grecs, & il répète ce qui a été dit plus d'une fois là-dessus. A propos de quelques livres achetés à Bâle, il s'occupe beaucoup de la librairie, qu'il voudrait rendre absolument libre en France. Autre écart absolument étranger à la Suisse & au sujet que

l'auteur voulait traiter; ce font des réflexions sur les charmes de la solitude, & l'histoire morale d'un homme sensible & malheureux.

Suivons notre voyageur dans la route de Bâle à Soleure. „ Nous avons déjà quit-
 „ té les bords du Rhin, & nous laissons
 „ sur notre gauche le chemin de Zurich
 „ & de Lucerne. Nous remontons la val-
 „ lée de Veidebach, d'abord ouverte &
 „ cultivée, & où le mélange des prairies,
 „ des vergers, des vignes & des terres
 „ labourables, forme jusqu'à Liechstatt
 „ un paysage aussi *doux* à l'œil que récréa-
 „ tif à l'imagination. Une ville entourée
 „ d'une simple enceinte, mais remplis-
 „ sant la capacité de la gorge, annonce
 „ au républicain qu'il ferait téméraire de
 „ l'attaquer dans ce lieu.

„ La vallée se resserre, le paysage se rem-
 „ brunit, l'âpreté du climat se fait fen-
 „ tir, & Valbourg se découvre. De Val-
 „ bourg au village de *Waalstatt* le chemin
 „ fuit les détours de la vallée, entre deux
 „ côtes d'une élévation prodigieuse &
 „ hérissées de roches contrastantes, avec
 „ le noir des ifs qui y trouvent à peine
 „ leur nourriture. O-peuple brave! ne te

» plains pas des rochers qui t'environ-
 » nent ; ils ne font point arides ; l'olive de
 » la paix y croît en tout tems.

» En sortant de *Waalstatt* on remarque
 » ce dont le courage rend l'homme capa-
 » ble , & comme quoi ce faible individu
 » peut presque commander à la nature.
 » Cette chaîne énorme de rochers qui nous
 » menace depuis Valbourg , est là coupée
 » à bras d'hommes. Un chemin facile passe
 » aujourd'hui où les chèvres ne pouvaient
 » gravir autrefois ; je suis fâché d'être obli-
 » gé de convenir que tout ce qui est grand
 » nous vient des Romains. Cet ouvrage est
 » en effet de César. Ce n'est qu'au village
 » des *Ecluses* que se trouve un monument
 » respectable de leurs travaux. Il faut que
 » ces mêmes Romains aient ici enlevé une
 » partie de rocs vifs de plus de cent toi-
 » ses de longueur , sur cinquante d'épais-
 » seur & autant d'élévation . . . Bientôt
 » le voyageur , après avoir égaré ses yeux
 » sous les noirs sapins de la gorge des
 » Ecluses , les promène sur le paysage en-
 » chanteur que l'immense vallon de l'Aar
 » lui découvre. La scène change ; l'hor-
 » son s'étend ; les Alpes glacées le termi-
 » nent & resplendent aux rayons du so-

„ leil. Ce n'est plus la nature en deuil ; ce
 „ n'est plus cette majesté sévère & terrible :
 „ c'est une veuve qui quitte son crêpe , &
 „ s'avance parée vers le temple pour rece-
 „ voir un nouvel hommage des mains d'un
 „ nouvel époux.

„ De Bâle à Soleure , de Soleure à Ber-
 „ ne , partout de superbes chemins , par-
 „ tout des montagnes fermant les passa-
 „ ges , ou les enveloppant de leurs vastes
 „ chaînes ; partout l'idée d'un peuple li-
 „ bre & sûr de rester tel : de toutes parts la
 „ stérilité ou l'aridité vaincue par la cul-
 „ ture ; l'abondance ou du moins le besoin
 „ satisfait ; le luxe d'état , la simplicité do-
 „ mestique ; enfin , l'image de ce bonheur,
 „ résultat précieux des loix sages , & d'u-
 „ ne répartition moins inégale des richesses.

„ Mais avec de bonnes loix , de bonnes
 „ terres & un beau pays , ne manque-t-il
 „ rien au bonheur ? „ Sans doute , il peut
 „ manquer beaucoup de choses ; mais vous
 „ aurez peine à deviner , monsieur , ce qui
 „ cause les regrets de notre auteur. C'est le
 „ costume des femmes Suisses. „ Habitantes
 „ des châlets paisibles du Jura , nymphes
 „ des rives de l'Aar , quel charme trouvez-

» vous à nouer de gros jupons au milieu
 » de vos mammelles, & à meurtrir vos
 » feins sous cette zone bizarre? “

Au reste, tout n'est pas perdu; le chagrin du voyageur philosophe amène une tirade éloquente sur les femmes, que les curieux liront dans l'ouvrage même.

Au travers de tant de digressions, l'Auteur arrive à Berne. „ De toutes parts environnée de montagnes, de toutes les teintes & de toutes les grandeurs, cette ville occupe une longue presqu'île, que la rivière de l'Aar forme en son cours, de tous côtés ses flots la défendent & l'embellissent. Des arcades symétriques ornent une rue spacieuse qui la traverse dans sa plus grande dimension. De beaux édifices la décorent, & de superbes chemins, où l'art a fait disparaître les obstacles d'un sol montueux, partent de ce point central, & se dirigent vers toutes les villes à vingt lieues à la ronde. On est étonné de trouver dans l'arsenal d'un peuple pacifique, un amas de trois cent pièces de canons, munis de tous leurs agrès, & des armes pour quarante mille combatans; mais *si vis pacem, para bellum*, est une devise trop sage, pour qu'un

„ peuple sage ne la grave pas chez lui. A.
 „ mon passage à Berne , la structure de
 „ deux monumens bien peu analogues ,
 „ occupait les architectes du canton : on
 „ bâtissait une halle au blé & une falle de
 „ comédie. “ Nouvelle matière à digres-
 sion : si elles vous plaisent plus qu'à nous ,
 Monsieur, vous lirez de très belles phra-
 ses *sur les progrès infaillibles du luxe chez tou-
 tes les nations policées.*

Nous aurions mieux aimé vous don-
 ner une description pittoresque de l'Ober-
 land , contrée du canton de Berne , du
 Staub-Bach , ou ruisseau de poussière , &
 des montagnes glacées. Nous nous sommes
 trompés , malheureusement le peu que
 l'Auteur en dit , est noyé sous un tas de ré-
 flexions & une multitude d'écarts : „
 „ Nous approchons de *Lauterbrunnen.*
 „ La renommée d'un phénomène nous y
 „ conduit. C'est la chute du ruisseau de
 „ *Staub-bach* , en français , *ruisseau de pouf-
 „ fière* , chute perpendiculaire de mille cent
 „ soixante pieds de hauteur ; chute égale
 „ à la hauteur de nos tours les plus har-
 „ dies quatre fois multipliée ; trajet pen-
 „ dant lequel la masse d'eau , élançée de la
 „ cime d'un escarpement , se pulvérise du-

» rant tout l'intervalle de cette concavité,
 » donne au ruisseau le nom qui exprime
 » cet effet physique, & se réunit au pied
 » du mont en masse bouillonnante, où
 » tant que le soleil le lève sur l'horison, se
 » reproduit une iris perpétuelle, que l'œil
 » a peine à fixer. L'homme qui contem-
 » plant ce prodige, s'étonne de sa grandeur,
 » & cherche à étendre l'idée de l'auteur ou
 » de la cause, en proportion de son éton-
 » nement, cet homme doit être bien sur-
 » pris, bien confus, bien exalté, s'il se
 » rappelle qu'au septentrion de l'Amérique,
 » sort du lac d'*Erié* un fleuve large d'une
 » lieue entière, & renouvelant le même
 » prodige avec tout ce que les vastes pro-
 » portions de son volume peuvent y a-
 » jouter. "

Le voyageur français croyait trouver en
 Suisse le temple de l'hospitalité, il se plaint
 avec amertume d'avoir dépensé en un jour
 dans la sobre Helvétie, ce qu'il lui en eût
 coûté en une semaine dans son avare &
 splendide patrie. Un autre usage qui a sou-
 vent donné de l'humeur à notre observa-
 teur, ce sont les barrières que l'on rencon-
 tre très fréquemment sur les grands che-
 mins. Il faut convenir qu'elles sont incom-

modes , mais elles peuvent avoir quelque utilité. Si l'auteur avait appris qu'elles sont destinées à empêcher le bétail de rava-ger les terres labourables qui bordent les chemins , il aurait peut-être été moins irrité , & il n'aurait pas laissé entrevoir que ces retards multipliés ne servent qu'à nourrir la saignée de quelques misérables, qui passent leur vie à ouvrir la barrière pour de l'argent. Les mendiants qui assaillent trop souvent les voyageurs dans la plupart des routes , sont encor un abus que l'Auteur voudrait réformer. Il n'a pas tort ; mais le tableau qu'il en fait est au-delà du vrai , & le chapitre qu'il consacre à cette déclama-tion pourrait très bien être supprimé. La vingt-septième foirée est consacrée à Lau-fanne , dont l'Auteur ne dit rien , & à M. *Tissot* , dont il vante avec justice les lu-mières , la politesse & la simplicité. La vingt-huitième peint le lever du soleil , vu des bords du Lac Léman. „ Il n'est pas „ jour encor , mais les ténèbres ont cessé. „ Leur teinte uniforme & sombre n'est „ plus la teinte universelle. La masse des „ ombres se décompose. L'athmosphère „ s'argente & s'éclaire au reflet du crépus-

„ cule. . . Il fait jour ; l'aurore se lève
 „ brillante ; ce que l'on peut déjà voir est
 „ si beau , que déjà l'œil croit avoir tout
 „ vu. Dans quel autre Élisée , dans quel
 „ Éden nouveau est-il permis à mes yeux
 „ d'errer ? . . Enfin , l'astre attendu se
 „ lève , il s'élançe , se montre au dessus
 „ des glaces de la Savoie ; leur faite cou-
 „ ronné par ses feux , semble porter son
 „ orbe un moment. . . Quelle nappe im-
 „ mense de cristal offre ce lac limpide , que
 „ le soleil rend tout-à-coup d'or comme
 „ ses rayons ! à chaque pas une source fil-
 „ tre sous nos pieds , & court à travers le
 „ sable le plus pur , lui porter son tribut
 „ en hommage. Le Rhône échevelé ac-
 „ court des sommets de S. Gothard , &
 „ roule ses liquides émeraudes à travers
 „ l'immense bassin que ses ondes renou-
 „ vellent. Le grèbe étend ses ailes argen-
 „ tées , il plâne au dessus du vaste miroir
 „ qui le reproduit. Qu'il serait doux de
 „ voguer sur ce grand lac que j'admire ! du
 „ centre de ce beau canal , nous jouirions
 „ à la fois des deux rives. . Déjà la gondole
 „ est décorée d'e ses banderoles. La troupe
 „ des passagers s'avance , & la radé est cou-
 „ verte d'un peuple que la curiosité rassém-

„ ble ; déjà la planche descendue commu-
 „ nique du tillac au rivage, la citoyenne
 „ agile la fait ployer sous son poids, &
 „ l'adroit citoyen la serre de plus près,
 „ sous prétexte de la rassurer. La chaloupe
 „ parée de guirlandes, n'est encor agitée
 „ que par les secousses des compagnons que
 „ l'on reçoit à bord. . . Parmi les Nautôn-
 „ niers, la barbe la plus grise saisit le gou-
 „ vernail, & la beauté craintive, rassurée
 „ par les rides du pilote, donne pour la
 „ première fois, la préférence à la vieil-
 „ lesse. L'onde blanchit sous les rames,
 „ les chaînes du port s'abaissent, & cent
 „ cris d'allégresse mêlés à quelques-uns de
 „ terreur de la part des belles, annoncent
 „ le départ. . . Lieux favorisés ! où l'art
 „ n'ajoute que la propriété à la nature, la
 „ commodité à la promenade, & la cultu-
 „ re à des terres naturellement fertiles que
 „ l'œil aime à parcourir, à détailler ces co-
 „ teaux, à se reposer sur ces plaines, où la
 „ variété des productions forme un si
 „ doux ensemble ; où la vue peut du plus
 „ bas de ces rives charmantes, remonter
 „ de tableaux en tableaux, de montagnes
 „ en montagnes, jusqu'aux cimes glacées
 „ des Alpes, & delà, jusqu'au ciel habité.

„ par l'Être qui fit les monts, les lacs &
 „ les plaines, pour l'homme, qui se plaint,
 „ au lieu de regarder.“ Avec moins d'é-
 carts, on eût fait une peinture plus exacte
 d'un des plus beaux spectacles dont l'œil
 puisse être frappé. Vous avez parcouru les
 rives du lac Léman, depuis Genève à Lau-
 sanne, vous devez convenir, Monsieur,
 que cette contrée prêterait beaucoup à une
 description poétique. Au reste, Monsieur,
 un de vos journalistes vient d'anoncer cet
 ouvrage avec beaucoup d'éloges. Nous a-
 vons pris la liberté de le critiquer; c'est
 que nous avons apprécié les choses, relevé
 les erreurs, censuré les expressions affec-
 tées, les épithètes oiseuses, les répétitions,
 les digressions, & souvent les phrases peu
 mesurées. Cela n'empêche pas que nous ne
 rendions justice aux talens de l'Auteur. Un
 peu de réflexion qui tempère ce feu excessif
 dont il est transporté, le rendra plus pro-
 pre à observer les hommes & les peuples,
 plus capable de les apprécier sans erreur,
 & de les juger sans partialité & sans injustice.

IV. MM. JEAN RODOLPHE IM-HOFF.
 & fils, Libraires à Bâle, distribuent le
 prospectus d'une *Pharmacopée Helvétique*,

travaillée par les soins de la faculté de Bâle, & précédée d'une préface du célèbre M. ALBERT DE HALLER. Cet ouvrage utile paraissant sous des auspices si favorables, répondra sans doute à l'attente du public; il doit être hors de presse à la fin du mois de Mars, & on le distribuera dans le courant d'Avril à ceux qui auront souscrit d'avance, pour le prix de 2 gulden & 30 krzer.

V. Il a de même paru à Geneve, sur la fin de l'année dernière, l'annonce d'un nouveau *traité d'Arithmétique*, où l'on démontre les principes & la pratique du calcul, dans l'ordre le plus naturel, & avec la plus grande précision; surtout relativement aux affaires ordinaires d'intérêt, à celles de commerce, & aux opérations de l'alliage & de l'arpentage par M. P. SENEBIER, en un volume in-4°. L'Auteur déjà connu très avantageusement par son traité des changes & des arbitrages, soutiendra sa réputation dans cet ouvrage qui doit paraître incessamment, & dont nous ne manquerons pas de rendre compte. Le prix de la souscription, ouverte chez l'Auteur, *rue basse du Molard*, à Geneve, & chez M. Du Villard, Libraire, au Bureau d'avis, est de 7 livres.

10 f. argent de France. Ceux qui n'auront pas souscrit paieront 10 l. meme monnaie.

VI. LETTRE écrite de Lausanne par un Gentilhomme Français à un de ses amis à Paris :

Vous souvient-il, Chevalier, de nos entretiens sur l'éducation des filles ? Rien de plus absurde, vous disais-je, que de les enfermer dans les couvens, & de les fequestrer de la société, au lieu de leur apprendre à y vivre. C'est à cette conduite que j'attribue la perte de nos vertus & de nos agrémens domestiques.

Vous pensiez autrement : vous aviez peu de confiance pour le beau sexe, & vous le priviez de la liberté de crainte qu'il n'en abusât. Vous aviez tort, mais grand tort, Monsieur : comme je triompherais, si vous étiez ici ! Venez y contempler de jeunes personnes jouissant d'une aimable liberté, sans faire tort à leur innocence ; venez abjurer à leurs pieds vos erreurs.

Qu'est-ce qu'une sagesse qui n'a point été éprouvée ? Peut-on nommer vertueux celui qui ne fit jamais de sacrifice à la vertu ? C'est dans la société, c'est en vivant avec nos semblables, que nos penchans se développent, & que notre caractère se décide.

En France, on prend une femme au fort du couvent, sans la connaître, sans sa-

voir si elle est sage & vertueuse ; mais l'habitant de ce pays-ci qui conduit une épouse à l'autel , peut dire à son ami : „ j'ai choisi
 „ une compagne aimable , dans les premiers
 „ jours de son printemps, dans l'âge où les
 „ passions exercent leur plus grand empire.
 „ Elle a vécu libre & honnête, ses concitoyens l'aiment & l'estiment, sans doute
 „ ses filles suivront son exemple ; heureux
 „ époux , je ferai aussi heureux pere.

Hommes insensés ! La femme, le plus bel ouvrage de la nature , devrait être l'ornement, la félicité de cette terre, & vous en faites la victime de craintes injustes qui vous avilissent. La nature bienfaisante vous donna une compagne, & non une esclave ; attenter à sa liberté, c'est outrager la nature, défigurer son ouvrage, empoisonner vos plaisirs. Respectez les femmes, & elles mériteront vos respects.

Tandis que nos jeunes filles exilées loin de leurs familles, consomment leurs plus belles années dans l'ennui, la tristesse, & n'entendent que le langage des préjugés, de l'hypocrisie & de la superstition ; celles de ce pays coulent des jours heureux dans le sein de leur famille. Au milieu de leurs parens & de leurs amis, elles se forment aux vertus sociales, & jouissent des plaisirs innocens de leur âge. Vous seriez bien surpris, Chevalier, de vous trouver au milieu d'u-

ne assemblée de jeunes personnes des deux sexes, & de n'y voir aucune espèce de surveillantes. On ne connaît ici d'autres *chaperons* que l'innocence, l'honneur & la vertu. Les jeunes dames ont une politesse gaie, prévenante, sévère sans austérité. L'étranger, sur-tout le français, commencera peut-être par se flatter des plus grands succès, mais il sera bientôt dérompé, & finira par désirer que les femmes fussent un peu plus gênées. Ce n'est pas qu'on ne trouve quelquefois des étrangers, qui de retour chez eux, se vantent de leurs bonnes fortunes; mais il faut en rabattre la moitié, & croire fort peu à la seconde. Vous ne verriez ici, Chevalier, ni prudes, ni coquettes bien décidées, les jeunes femmes tiennent entre ces deux extrêmes un milieu aussi difficile qu'il est agréable.

Celles même qui sont déjà d'un certain âge, vous causeraient aussi de l'étonnement; elles ne se croient point obligées de devenir esprits-forts ou dévôtes. Aux différences près qu'entraînent nécessairement celles de l'âge, elles vivent dans la société sur le même ton que les autres femmes. J'ai le bonheur d'en voir quelquefois de fort aimables : elles montrent toute indulgence qui accompagne toujours la raison & la vraie sagesse, & ce pays est peut-être le seul où elles n'inspirent aux jeunes gens ni la contrainte, ni l'ennui.

Il y a très-peu de belles femmes à Lausanne, mais il y en a beaucoup d'intéressantes. La difficulté d'avoir de bons maîtres en tout genre, est cause qu'elle ne cultivent guères les arts agréables. Je vous avoue, Chevalier, que j'y ai peu de regret. J'ai pesté mille fois en France contre tous ces petits talens de société, auxquels il faut applaudir comme s'ils étaient fort grands.

Enfin, si j'ai bien vu les femmes de cette ville, peut-être l'étranger n'a-t-il pas à redouter auprès d'elles de ces passions impérieuses qui décident pour jamais de notre sort, mais il ne pourra leur faire sa cour pendant quelque tems, sans ressentir un doux & tendre intérêt.

C'est à la douceur & aux agrémens de ces filles aimables, qu'on doit attribuer, sans doute, en grande partie l'innocence & la pureté des mœurs des jeunes gens de cette ville. Satisfaits de goûter les plaisirs tranquilles d'une agréable société, ils ne se livrent aux excès d'aucun genre, & ils offrent peut-être à cet égard un second exemple unique aux étrangers. Depuis que je suis ici, je n'ai pas oui parler d'une seule partie un peu bruyante ou scandaleuse. Toutes ces plaisanteries que nous faisons sur l'amour des Suisses pour le vin sont déplacées, & ne peuvent tomber sur ceux que j'ai vu jusqu'à présent.

Je vous avoue, mon cher Chevalier, que plus je connais les habitans de ce pays-ci, plus je les aime. Mon cœur s'y attache, & & comme mes maux ont fort diminué, & ne m'empêchent point de goûter les douceurs de la société, je dirais volontiers à mon médecin, Monsieur, ne me guérissez pas si tôt, je vous en conjure.

L'intérêt que m'inspire les femmes aimables, auxquelles je fais ma cour, m'a entraîné. Je m'étais proposé de vous entretenir encore de la politesse des habitans de cette ville, de l'honnêteté avec laquelle l'étranger est reçu dans la meilleure compagnie. J'aurais bien des choses à vous dire sur la douceur du Gouvernement, sur le bonheur dont jouit le peuple. (Hélas, cette comparaison me fait verser des larmes sur le notre !) sur... Mais le courier va partir. Je suis &c.

VII. *LETTRE d'une dame de Lausanne à son amie à Genève sur les spectacles.*

J'aurais bien désiré, ma chère amie, que vous eussiez voulu vous rendre à mon invitation & que dans l'intention où vous êtes de venir à Lausanne, vous eussiez préféré ce moment où il était dans tout son brillant. Réellement le spectacle que quelques particuliers nous ont donné depuis quelques semaines, était digne de l'attention & de la curiosité des gens du

meilleur goût. Ce n'est pas le mien, ni mon jugement que je vous donne ici, il ferait de peu de valeur. Je ne connais pas assez le théâtre pour être en droit d'être difficile; mais ceux qui ont parcouru & fréquenté les pays étrangers, s'accordent à convenir qu'on ne pourrait réunir qu'avec peine autant de talens, de graces & de génie que nos acteurs en ont déployé. Je vous donne ici le jugement du public, mais vous me demandez le mien en particulier, cette tâche est plus pénible. Il me fera dur de peser avec sùreté à la balance de la raison un amusement raisonnable, & qui, je l'avouerai, m'a procuré un grand plaisir.

Votre question, ma chère amie, est cependant trop pressante pour l'é luder, ou pour ne pas y répondre avec cette franchise usitée entre nous. Vous me demandez si je suis de l'avis de votre citoyen, *J. J. Rousseau*, & si je pense que les spectacles soient en effet dangereux dans une république. Vous me permettrez de ne point envisager cette question, sous un point de vue qui tenant de trop près à la politique, n'est point du tout de ma compétence. Mais si je l'étends au bonheur particulier, aux attrait, de la société & de la vie domestique, en tant que société particulière & plus intime, à son influence sur l'éducation, les mœurs & le caractère de la jeunesse, je suis entièrement de son avis. Il est bien singulier

qu'une pièce de Rousseau lui-même, vous ait fourni l'occasion de me la faire; mais ce n'est pas la première fois que notre bon ami J. J. Rousseau s'est écarté de ses principes; c'est ici, comme dit son redoutable antagoniste, *c'est ici cet homme qui dira que la comédie est un mal, & il fera lui-même des comédies.* Mais laissons J. J. & son Pégion en paix, & ne parlons que de nous.

Dites-moi, je vous prie, quelle sensation pensez-vous que doive faire un spectacle pareil à celui qu'on vient de nous donner, dans un cercle aussi étroit que celui de Lausanne? Toutes les cervelles renversées, tous les esprits attentifs & tendus vers un seul & unique but, tout autre sujet de conversation banni & devenu importun, en font les moindres fruits. Les tracasseries, les mécontentemens, l'envie, la haine même de la part de ceux qui n'ont pu se procurer des billets, voilà, ma chère Amélie, les scènes qui se sont passées derrière le rideau. Vous dirai-je cependant que ces conséquences ne me paraissent pas encor les plus dangereuses? Mais concevez-vous quel effet doit produire sur l'esprit de nos enfans un spectacle si éloigné de nos mœurs? Mon aimable amie, ferons-nous encor surprises, de les voir si fort dégénérées de la vertueuse & modeste simplicité de nos ancêtres? Quel bonheur voulez-vous que nos jeunes personnes ren-

contrent dans la paix, dans la retraite domestique, dans des occupations peu variées, dans des délassemens pris comme à la dérobée, & aussi simples qu'elle-même? Quels attraits, dis-je, peuvent-elles rencontrer dans tout cela, au sortir d'un spectacle, animé par tous les charmes de la musique & de la déclamation qui parle au cœur & qui émeut les passions? J'ai senti vivement la vérité & la force de ce que je viens de vous dire, par ce qui s'est passé dans ma propre famille. Mes fils étaient trop jeunes pour voir Pigmalion; mais avec bien de la peine, des protections & de l'intrigue, je suis parvenue à me procurer un billet pour ma nièce. En sortant de Mon-repos, elle était trop émue, trop hors d'elle-même pour me parler. Mais arrivée chez moi, cette enfant se jette à mon col, & me dit: ma chère tante, quel dommage qu'on ne puisse pas aller à la comédie, au moins toutes les semaines! Comme je vais m'ennuyer! Ce langage est dans toute la naïve simplicité de la nature! Ainsi pour quelques heures de plaisirs, la moitié de nos citoyens, & surtout nos femmes, satisfaites auparavant de leur sort, contentes de nos parties, ne vont, du moins pendant quelques tems, y rencontrer qu'uniformité & dégoût. Car à coup sûr l'ennui qui succède au plaisir est le plus cruel de tous.

Ne nous faisons pas illusion , en transportant dans nos petites villes les spectacles des grandes , ces dissipations & ces amusemens ; nous ne pouvons y transporter avec une égale facilité les richesses qui en sont le mobile & le soutien , les ressources qui les font acquérir , les artistes & les talens qui les facilitent & les rendent moins dispendieux. Craignons au contraire , de faire germer & éclore dans notre sein les passions dangereuses qui les accompagnent. Personne ne me disputera , je pense , que Lausanne ne soit hors d'état de soutenir un spectacle public ; à quoi donc peut-il servir d'en inspirer l'envie & le desir ? Ce desir est d'autant plus vif pour nos femmes , qu'elles peuvent moins le satisfaire. Les hommes , plus répandus dans l'étranger , sont à même de se livrer à ce goût , & de l'épuiser ; car il s'épuise comme tout autre , & les habitans des capitales peuvent en rendre un bon témoignage. Mais nos femmes renfermées dans le sein de leurs familles , ne peuvent acquérir au plus par de pareils échantillons , que des nouvelles connoissances , des nouvelles idées & des nouveaux besoins. Ne riez pas de ce mot , ma chère Amélie : le plaisir en est un au moins

aussi vif, aussi dévorant que tout autre. Pourquoi donc travailler soi-même à se le donner ? Ceux qui sont simples, faciles dans la nature, & en quelque sorte toujours sous notre main, remplissent si heureusement les vuides où l'ennui pourrait se glisser. Pourquoi, en nous faisant trop sentir qu'ils ne sont pas assez élégans, qu'ils ne sont pas du bon ton & du bon goût, pourquoi, dis-je, en nous faisant appercevoir ce dont nous étions bien éloignés de nous douter auparavant, nous les faire dédaigner & mépriser, pour leur substituer des amusemens factices, coûteux & difficiles, qu'il dépend si peu de nous de nous procurer ?

Vous m'arrêtez, ma bonne amie, sur ce mot de coûteux. Vous me trouvez, sans doute, ingrate envers quelques particuliers généreux qui s'empressent d'amuser ainsi le public à leurs dépens. Vous convenez bien avec moi de l'impossibilité, où nos fortunes trop bornées nous jettent de soutenir une troupe dans notre ville ; mais vous ne concevez pas que la conséquence puisse être la même, quand cet amusement ne charge que quelques individus, chez lesquels la prudence fait, sans doute, les

régler sur leur fortune & leurs intérêts. C'est un point que je n'entreprendrai pas de discuter. Il ne m'appartient pas d'entrer dans les secrets des familles, & d'examiner jusqu'à quel degré cette passion mise une fois en mouvement, peut jeter hors des bornes que l'on s'était d'abord prescrites. Mais vous trouvez, sans doute, que j'avance un paradoxe plus hardi que tous ceux de nos écrivains modernes, lorsque je vous dirai, que j'envisage le goût du spectacle, fomenté entre les particuliers, & une troupe formée entr'eux, comme plus dangereuse que les spectacles publics les plus ruineux. Ne vous récriez pas, ma chère Amélie, sur cette assertion. Ne me taxez pas d'un rigorisme outré. Daignez m'écouter avec votre indulgence ordinaire, & je ne désespère pas de vous ramener à mon avis. Les plus grands inconvéniens d'un spectacle public, sont, sans parler de la dépense qui le rend ruineux pour les particuliers, son influence sur les mœurs de notre jeunesse. Des actrices jeunes, jolies & séduisantes, attirent les regards de nos jeunes gens, émeuvent les desirs, & la facilité de les satisfaire rend le danger encor plus pressant. Voilà je crois la plus forte objection

contre les spectacles publics mise dans tout son jour. Mais les mœurs, l'innocence, la pureté, la modestie de nos femmes & de nos filles ; nous doit-elle être moins chère, moins précieuse que celles de nos jeunes hommes ? Ne pensez pas, mon aimable amie, que triste moraliste, je décide sans appel, qu'une femme qui se produit aux yeux du public sur un théâtre, qui étudie tout ce que la déclamation a de plus séduisant pour émouvoir les passions, qu'une telle femme soit une femme perdue. Je suis bien éloignée de le penser, & je me dis avec plaisir que celles qui viennent de faire sur moi des impressions si vives & si profondes, sont des femmes honnêtes & décentes, des jeunes personnes modestes & vertueuses. Mais je ne puis m'empêcher de penser en même tems avec douleur, qu'elles n'en sont que plus dangereuses. Des principes libres, des intrigues, la marche des passions développée, ont paru à bien des observateurs éclairés un exemple funeste à présenter à des âmes qui ne sont pas encor corrompues par l'habitude du vice. Mais si ce danger existe quand il nous est présenté par des femmes avilies, dont nous méprisons la

conduite, les mœurs & le caractère; combien ne fera-t-il pas augmenté, quand nos amies, nos compagnes, des personnes que nous estimons & que nous chérifions, se mettent à la place de telles femmes? Comment nous défier d'un poison qui est présenté dans une coupe si bien ornée? Comment ne pas désirer de mériter par les mêmes talens, le succès qui les flatte, & les applaudissemens dont elles sont accablées? Mais quoi! au lieu d'élever pour nos familles des filles sounifés & vertueufes, des femmes fages & uniquement attachées à leurs époux & à leurs devoirs, des mères de familles prudentes, œconomés & retirées; pour la fociété, des amies, des compagnes aimables & difcrettes; élvérons-nous donc des actrices, dont la gloire foit bornée à des applaudissemens frivoles & paffagers, que les créatures les plus viles & les plus méprifables peuvent partager avec elles, & mériter à un bien plus haut degré? A préfent, ma chère Amélie, concevez-vous pourquoi le goût du theatre me paraît encor plus dangereux quand il fe gliffe dans les familles que fur la fcène publique. Je paffe fous fíence le goût de frivolité & de diffipation, la perte du tems, infailible

pour les actrices , qui , l'esprit uniquement rempli du desir de réussir dans leur rôle & de mériter les applaudissemens, négligent & méprisent tout autre soin , passent en répétitions , en étude & en déclamation un tems précieux. Je n'oserais appuyer là-dessus avec trop d'amertume. Il me semble que la pensée qu'une jeune fille , modeste & ingénue en descendant d'un théâtre , où elle vient de voir à ses pieds un homme aimable l'affurer de la passion la plus tendre , fera bien moins neuve dans les scènes de la vie , qu'il ne conviendrait pour son bonheur & l'honneur de sa famille. Il y a longtems qu'on s'efforce à tourner en ridicule les maximes de pudeur & de modestie , comme plus gothiques encor que les modes de nos ayeux.

Ma lettre passe déjà de beaucoup les bornes d'une lettre ordinaire ; cependant je ne saurais me résoudre à finir sans dire un mot sur le choix des pièces qu'on nous a données , & sans voir avec étonnement combien le tendre Racine , le sublime Corneille , & l'immortel Voltaire sont négligés , pour ces genres nouveaux , ces beautés éphémères , qui doivent leur principal mérite au goût blazé & au sens usé de leurs audi-

teurs , à qui la nouveauté est indispensablement nécessaire pour réveiller quelques sensations agréables dans leurs ames flétries. Si le théâtre peut avoir un bon côté, c'est lorsque les charmes de la poésie , l'illusion de la décoration , la magie de l'art déclamatoire , sont déployés pour nous peindre les traits de la vertu & les dangers du vice ; mais que penser d'un genre dont l'unique but est d'émouvoir l'ame , d'exciter les passions , qui réunit l'accord & la mélodie de la musique pour l'attendrir , l'énerver & l'ouvrir à toutes les impressions , sans laisser après elle d'autre satisfaction , d'autre idée , d'autre sentiment que celui qui naît d'un remuement , d'une agitation quelconque ? Quelle misérable & dangereuse ressource , & comment n'en pas sentir toute la futilité ?

Je suis peut-être trop grave dans mes observations , ma chère Amelie. Mais comment penser & voir sans douleur que des hommes dont l'esprit , le goût , le génie , les talens & les lumières sont distingués , qui pouvoient être assurés du succès en les appliquant à des ouvrages qui porteroient leur nom à la postérité , qui pourraient consacrer leur loisir à des travaux utiles pour

eux-mêmes & pour la société, en les dirigeant sur des objets & des vues dignes d'eux, se réduisent à la classe des hommes les plus frivoles, de ces êtres devenus le fardeau de la société par leur légèreté, leur indolence & leur inutilité : & que ; descendant encor plus bas, sans avoir même pour excuse des raisons d'intérêt, de fortune ou d'affujettissement, leur ambition se borne à se placer au rang des histrions.

Je m'arrête ici, mon aimable amie. Je compte sur votre indulgence & votre discrétion. Vous avez voulu savoir par quel motif ce goût de spectacle me faisait de la peine dans notre petite ville, les voilà pour vous, & pour vous seule. Vous jugez que je suis bien éloignée de me faire siffler en les débitant ici ; car dans l'ivresse où jette cet amusement, ce serait tout au plus ce que je pourrais me promettre. Je vois quelques gens sensés être de mon avis ; mais comment oser s'opposer au torrent ? Le plus sage parti est sans doute de se taire. Je vous embrasse, chère amie ; si je suis grave & moraliste, je n'en suis ni moins tendre ni moins aimante.



VIII.

LE SECRET,
CONTÉ.

SUR les fertiles bords qu'arrose la Tamise
Fleurit une société,
Où le sceau du secret surtout est respecté ;
Où nulle fraude n'est permise ;
Où règne, sans remords, l'honnête liberté.
Sage école ! Elle est connue
Sous le titre de Francs-maçons.
On dirait que pour eux ici bas descendue ,
Astrée y dicte ses leçons.
Une jeune beauté, dont le nom est Glicère ;
Pour pénétrer dans leurs secrets ,
Compte sur son talent de plaire.
Elle avait trois amans , l'un français , l'autre
Anglais ,
Le troisième était né sur les rives du Tage.
Nul mortel ne parvient à la perfection ,
Mais on ne peut douter que la discrétion
Ne fût de l'Espagnol de tout tems l'appanage.

Revenons à Glicère. Un desir curieux
 Qu'enhardit l'éclat de ses yeux.
 Lui fait offrir sa main à celui dont le zèle,
 Pour lui prouver sa foi, deviendrait infidèle ;
 Et serait assez indiscret
 Pour lui révéler le secret
 De la fraternité-maçonne.
 Elle choisit celui des trois
 Le plus propre, quoiqu'elle ordonne,
 A suivre aveuglément ses loix.
 C'est au Français qu'elle s'adresse.
 Il promet tout : vaine promesse.
 Un refus trahit son espoir,
 Une bruyante étourderie,
 Fait qu'on n'ose le recevoir
 Dans une sage confrérie
 Où la discrétion est le premier devoir,
 Et la vertu la plus chérie.
 Il est exclus. Glicère a recours à l'Anglais,
 Admis depuis longtems au nombre des profès ;
 Elle-croit tenir son parjure ;
 Mais elle ne tient qu'un menteur,
 Dont la bouche n'est pas l'interprète du cœur,
 Et qui va jusqu'à l'imposture.

*Il est dans la commune erreur.
Il croit que tromper une belle,
En fait d'amour, c'est bagatelle.
Il l'érige en dextérité.*

*A son serment il est fidèle :
Mais il trahit la vérité.*

*D'un prétendu secret sur le champ inventé ;
Glicère apperçôit l'artifice ,
Dont l'Anglais amoureux emprunte le secours.
Cependant du secret il faut qu'on l'éclaircisse
Sans employer de vains détours.*

*Dom Carlos (c'est le nom que porte le troi-
sième ,*

*Et des trois c'est le seul qui mérite qu'on l'aime)
Il refuse une main-offerte au même prix.*

*Je serais à vos yeux trop digne de mépris ,
Répond-il , si d'un corps illustre & respectable
J'allais , pour obtenir l'objet le plus aimable ,
Révéler un secret par un serment appris.*

*Qui , moi ? me parjurer ? ma mort est infailli-
ble*

Si je ne vous possède pas.

*Mais , Glicère , à quel prix mettez-vous vos
appas ?*

Hélas ! à ma douleur serez-vous insensible?...

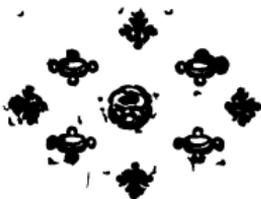
Non , j'ai contre vos vœux trop longtems combattu ,

Dit-elle ; je mē rends , la gloire me l'ordonne ;

Reçois ma main , Carlos , mon amour te la donne ,

Et tu la dois à ta vertu.

PAR M. D** DE M**





V E R S

Adressés à une Dlle. âgée de seize ans, en
lui envoyant un bouquet de fleurs le
jour de la saint Louis.

J EUNE Lise, acceptez ces fleurs,
Et dans l'éclat de leurs couleurs,
De vos graces voyez l'image.
Pour briller, elles n'ont qu'un tems ;
Mais par vos vertus, vos talents,
Vous serez aimable à tout âge.
Les leçons que vous recevez,
Les exemples que vous avez
En sont déjà l'heureux présage.

A V I S :

De MANHEIM le 28 Février 1771. Le
101e. tirage de la loterie électorale Palati-
ne s'est exécuté aujourd'hui, en la manière
accoutumée. Les nos. fortis de la roué de
fortune, sont les 25, 23, 27, 54 & 80.
Le 102e. tirage se fera le 21 Mars.

FRANCE.

Suite de la lettre, Vème. du Correspondant
Français à Monsieur le B. O***

Paris, Janvier 1771

JE voudrais bien que M. Rousseau cédât à l'empressement du public, & qu'on exécutât ce morceau (*) sur notre théâtre. Ce pourrait être une nouvelle source de plaisirs pour nous. J'imagine que ce serait un spectacle délicieux que de donner le Devin du village, Pigmalion, un ballet pantomime dans le goût de celui de Médée; pour moi j'y porterais mon argent plus volontiers qu'à la reprise de Pyrame & Thisbé J'en suis fâché pour un de mes amis qui est enthousiaste de cet opéra, & qui me boudera de n'être pas de son avis; mais il faut être vrai, & j'accuse que je n'ai eu qu'un très mince plaisir. La faute n'en est sûrement pas à l'exécution; car les deux premiers rôles sont rendus par

(*) PIGMALION.

Mlle. *Arnoult* & M. *Larriée*. Il se peut que j'aie été mal disposé le jour que j'assistai à la représentation de cet opéra ; mais je n'ai pu me défendre , malgré la musique, la décoration & le jeu des acteurs, de fréquens baillemens. Ajoutez à ce démerite celui d'avoir été repris sous de malheureux auspices. C'est à sa première représentation qu'à éclaté la fameuse querelle entre le dieu de la danse, Mr. *Vestris*, & la divinité des ballets, Mlle. *Heinel*. Mlle. *Allard*, que j'aime tant, s'est démis le pied à la troisième représentation. Vous conviendrez avec moi que cela ne prévient pas en sa faveur. Cette brouillerie entre les deux coryphées mâle & femelle de la danse, est très fâcheuse . . . Ne pensez pas rire . . . Voilà comme vous êtes vous autres Suisses. Vous ne rendez pas justice aux talens : je gage que le premier danseur de l'Europe se prendrait aux cheveux avec la première danseuse du monde, que vous ne feriez que plaisanter . . . Oh ! nous sommes plus conséquens que cela ! Nous avons pris la chose au tragique. Cet événement de coulisse a occupé trois grands jours tout Paris, & a fait diversion à tous les grands intérêts qui agitent la capitale dans ce moment

parterre a pris feu pour Mlle. *Heinel* ; les loges , surtout les premiers rangs , ont été pour M. *Vestris*. Un schisme scandaleux a divisé la métropole des plaisirs , & l'on a entendu en même tems des brouhahas multipliés , & des applaudissemens à tout rompre , frapper la voûte de la salle aux enchantemens.

Muse , dites moi quel a été le sujet de cette rixe cruelle ; pourquoi le divin *Vestris* a-t-il voulu souffleter *la divine Heinel* ?

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un danseur ?

Ce n'est pas à une des neuf pucelles que j'ai adressé cette invocation , mais à une vieille perruque , pilier antique & respectable de l'opéra , laquelle j'ai acoûté près des rostra , dans le coin du côté du Roi , & qui m'a raconté de point en point cet héroïque événement.

Je vous ferais bien part de son récit , mais j'ai peur que vous ne mettiez pas la même importance que nous à cette affaire , & que vous ne me reprochiez de m'être trop appésanti sur cette baliverne. En deux mots , il s'agit d'un danseur hué , d'une danseuse qu'on a rimé en *tin* , & qui a voulu souffleter , qui a pleuré , qui ne danserait , plus & qui a fait

frémir par cette cessation tous les bons patriotes de l'opéra. Les choses se font accomodées. . . M *Vestris* danse & n'est plus sifflé; Mlle. *Heinel* danse, & est vivement applaudie, & nous nous sommes remis sur nouveaux fraix à nous occuper des nouvelles politiques du jour, *subalternes à ces grands intérêts*. . . Héraclite & Démocrite trouveraient bien matière à pleurer & à rire dans l'effervescence pitoyable & ridicule qu'a excité ce démêlé comique. Je suis loini de vouloir qu'on déprime le talent, & qu'on lui ôte même cet enthousiasme qui seul peut faire exceller dans le métier qu'on fait; mais il me semble qu'il y a un milieu dans tout, que ces menaces réitérées de quitter le théâtre à la moindre quinte qu'ont ces dames, est une puérité dont il faudrait les corriger; que donner de l'importance à ces guerres civiles qui déchirent la république des théâtres, est les multiplier à l'infini. Si j'étais le législateur de ce peuple si difficile à conduire, je promulguerais une loi, par laquelle je leur signifierais que chaque particulier qui aurait un différent avec unde ses camarades serait enfermé avec lui, & condamné à ne voir que lui jusqu'à ce qu'il se fût reconcilié. La nécessité les rendrait bientôt amis, & on parvien

drait peut-être à établir un peu d'harmonie parmi les membres de cette compagnie. Le secret n'est pas merveilleux ; c'est de ma grand'mère que je le tiens. Elle avait réussi à accoutumer un chien & un chat à manger au même plat, en les enfermant dans la même chambre. C'est encor elle qui me disait que tous les gens à talents *étaient comme chien & chat ensemble.*

Ce ferait une belle cure à faire que d'essayer cette recette sur *Mrs. Fréron & la Harpe* . . . Je ne crois pas qu'on puisse se haïr plus cordialement que le font ces deux Messieurs. On ne peut au moins s'en donner des preuves plus authentiques. C'est une chose bien scandaleuse pour la littérature que le petit commerce d'injures qui s'est établi entr'eux. *M. Fréron* a abusé de la permission en critiquant la traduction de Suétone ; & *M. de la Harpe* s'est oublié en répondant à cette critique, comme il l'a fait dans une lettre inférée dans le mercure. L'un & l'autre ont passé le but. Qu'en arrive-t-il ? C'est qu'on n'ajoute foi à aucun, & l'on finit toujours par mal penser de ceux qui se respectent si peu. . . Je voulais vous parler de cette traduction, mais *M. de la Harpe* m'a fermé la bouche.

Il a avoué tout bonnement qu'il s'était trompé dans quelques endroits qu'on lui a reproché, & a tâché de se justifier sur les autres. Il s'est excusé sur l'ennui que lui a inspiré sa tâche, la précipitation avec laquelle il l'a remplie. Ces raisons ne sont pas trop bonnes. Pourquoi l'a-t-il entrepris? pourquoi s'est-il tant dépêché? Il fallait y mettre un an, si six mois ne suffisaient pas; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Sa lettre eût été très bien, s'il ne l'avait terminée par une diatribe contre son antagoniste. Il prétend qu'il ne sait rien, qu'il ne s'entend à rien; que le métier qu'il fait n'a rien de commun avec la profession des gens de lettres, &c. &c. Qu'est-ce que tout cela veut dire? des injures, & puis c'est tout. On voit un homme piqué qui cherche à se venger, & qui, dans la colère, ne mesure point ses termes.. M. Fréron, de son côté, a donné la monnaie de cette pièce à M. de la Harpe. Il l'a appelé un écolier; il lui a reproché de ne savoir ni le latin, ni le français; il a fait une excursion sur ses tragédies, son drame, sa prose & ses vers; & a condamné l'édition complète de ses œuvres, à servir d'enveloppe chez l'épicier ou la beurrière. Vous comprenez que la passion seule peut

avoir dicté une sentence aussi rigide. *M. de la Harpe* a de l'esprit : *M. Fréron* en a aussi. Le seul instant où ils prouvent qu'ils n'en ont pas l'un & l'autre, tout au moins qu'ils n'en font pas usage, c'est celui où ils se déchirent aussi indécentement. Je le répète, les qualifications odieuses qu'ils se donnent respectivement retombent sur eux. Cela s'appelle *cracher en l'air*. C'est un vieil adage dont on pourrait faire un proverbe dramatique sur nos querelles littéraires. Il faut que je le compose. Je le donnerai à jouer au comte de *Wilfain*, un agréable de notre siècle, un persifleur à la mode, qui persifflait dans les sociétés particulières où il était admis, & qui, la semaine passée, a persifflé le public assemblé dans un drame en trois actes. Vraiment j'étais un grand sot de m'amuser à vous expliquer ce que c'est que le persifflage. Je n'avais qu'à vous mener aux Français, & vous l'auriez appris. *M. de Sauvigny*, auteur estimable, qui a fait le joli roman de *Blanche & Bazin*, s'est amusé à esquisser le portrait de ces merveilleux du siècle, qui ont adopté ce jargon ridicule & impertinent. Il n'a pas fait une pièce ; car le sujet ne le comportait pas, mais il a donné un très joli re-

ueil d'épigrammes, de madrigaux, de pensées fines, qu'il a malheureusement noyé dans trois actes.

Cinq femmes font à la campagne, au château de la comtesse, je ne fais plus son nom. Le marquis Wilfain, fat par excellence, persifleur accrédité, a envie d'épouser la nièce de la dame châtelaine, & de confondre par ce mariage des droits litigieux, pour lesquels il a un procès actuellement pendant à je ne fais quelle juridiction. La nièce déteste l'impertinent Wilfain & adore le sage Saint-Clar. La tante se prend un instant aux fadaïses que débite le jeune merveilleux; mais deux amies de Julie se réunissent avec elle pour éclairer la comtesse, & parviennent à lui prouver qu'il ne l'a pas plus respectée que les autres & qu'il l'a *persifflé* elle-même. La comtesse pour s'en venger, donne sa nièce à Saint-Clar. Wilfain est éconduit, & perd sa future & son procès en un même jour. Voilà, Monsieur, le fond sur lequel on a brodé cette petite comédie. Les jolies choses qui sont répandues dans les deux premiers actes, ont ébloui le parterre, & lui ont donné une sorte de succès; mais le dernier a tout gâté. Le dénouement est man-

qué, & le public qui fait aujourd'hui parcourir les traits brillans qui sont répandus avec assez de profusion, ne prend plus d'intérêt à la pièce qui réellement n'en inspire aucun, & qui sera probablement enterrée cette semaine. Je crois qu'elle sera plus agréable à la lecture qu'à la représentation. Le style m'en a paru brillant, léger, correct. Il y a deux ou trois pensées qui méritent de passer en proverbes. M. de Sauvigni n'avait pas envie de se concilier la multitude; car il a drapé tout d'un tems *la finance, la noblesse de fraîche date*, & celle qui s'est méfaliée en s'incorporant dans la roture argenteuse. Cela n'est pas adroit: il y a peu de nos bonnes maisons qui n'appartiennent aujourd'hui à quelque coffre fort, & l'on n'aime pas de se voir apostrophé si vivement. Je suis fâché qu'il ait dépensé tant d'esprit, pour un sujet qui n'est après tout qu'une demie teinte de caractère, qui se fond dans celui du méchant, du fat, de l'impertinent, &c. *Le persifflueur* est absolument un ridicule national, borné dans le cercle de quelques petites maîtresses, & dont la contagion ne s'est pas assez étendue pour mériter une censure publique. Il y a quelques strophes de vers contre la phi-

Yosophie prétendue de nos jours. L'abus de ces mots, *bonnêteté*, *vertu*, *devoir*, *candeur*, *humanité* ; mais depuis longtems on fait que ces grands mots ne sont pas l'affiche de la vraie philosophie.

M. de Falbairre, malgré l'improbation publique, a fait imprimer son drame *du Fribriquant*. Il a appelé du jugement précipité du parterre dans sa préface, & a prétendu qu'on ne l'avait pas écouté, & qu'on n'avait pu l'entendre. Il a tort. J'étais adossé contre l'ampithéâtre, & je n'ai pas perdu un mot. Le tout s'est passé très pacifiquement. Je ne me suis pas apperçu qu'il y eût cabale, comme cela arrive quelquefois, à l'exception de quelques petits signes de mécontentement, à l'apparat ridicule qu'on a mis à la scène du collier. On a attendu très patiemment quelle serait la fin des allées & venues des trois premières actes. Je ne veux pas offenser M. de Falbairre ; mais je lui répète que sa pièce est manquée. . . Il m'a paru être si consolé de ce petit événement (qui, après tout, peut arriver à un chacun) que j'espère qu'il me pardonnera ma franchise. On m'a dit qu'il se préparait à donner le *Navigateur*. Je lui serais fort obligé de me mettre dans le cas d'en

dire du bien , étant très disposé à en dire d'un chacun , & de lui en particulier , dont on m'a beaucoup vanté la douceur & l'honnêteté dans le commerce de la vie privée. Ne m'en demandez pas plus aujourd'hui. J'ai une pile de livres nouveaux sur mon bureau , mais le carnaval m'a un peu dérangé. Nous voici dans le tems de la mortification , je vais dévorer tout cela pour vous en faire part. . . En attendant , voici deux épîtres en vers que j'ai tirées d'un fratras de proses rimées , qu'on vient de m'envoyer. La première est une épître au Pape , sur son édit qui porte défense à tous les fujets de sa Sainteté , de mutiler des enfans pour clarifier leur voix. . . L'auteur a pris la chose un peu gaiement , comme vous pourrez voir. Cet acte d'humanité méritait d'être célébré d'une façon un peu plus sérieuse. . . Il y a de l'indécence dans la récompense qu'on fouhaite au St. Père. Il faut garder le décorum en tout. Quelques faillies heureuses , quelques vers bien tournés m'ont fait passer par dessus cette considération , & vous envoyet la pièce.



ÉPIÎRE AU PÂPE.

Nous vantons la philosophie ;
 Mais que sert son triste flambeau ?
 Ses traits percent-ils le bandeau
 De notre antique barbarie ?
 Insensés & faibles mortels ?
 N'avons-nous pas , grâçe au sophisme ,
 Des esclaves du fanatisme ,
 Et des guerres , & des duels ?
 Cet âge d'or que je regrette ,
 Reviendra-t-il ? Je n'en fais rien :
 Mais l'ame est un peu satisfaite
 Quand on voit faire quelque bien.
 Gloire & félicité parfaite,
 Au suprême & sage prélat ,
 Qui ne veut pas qu'une ariette
 Coûte un citoyen à l'état ;
 Se souvenant qu'à leur image ,
 Les Dieux ont formé les humains ;
 Et conservant ce bel ouvrage ,
 Tel qu'il est sorti de leurs mains.
 Cet acte seul l'immortalise ,
 Le monde entier le canonise ;
 Et des dames le noble cœur ,
 Verra condantner avec jôie ,

Un genre de fausse monnoie,
 Qui blessait leur belle candeur.
 La modestie au teint de roses
 Craint l'aspect d'un disgratié ;
 Et déteste sur toutes choses,
 L'indécence qui fait pitié.
 Mais par quelle étrange manie,
 Cette sanglante tyrannie
 A-t-elle regné si long-tems ?
 Qu'un despote orgueilleux prétende
 Etre père de ses enfans ;
 Pour bannir toute contrebande,
 Qu'il fasse mutiler les gens ;
 Quelqu'affreux que soit cet usage,
 J'excuse un Sultan, un Sophi,
 De s'assurer un avantage,
 Devenu si rare aujourd'hui.
 Sa loi lui permet cinq cens femmes ;
 Combien d'intrigues & de trames
 Se formeraient dans le sérail,
 Et pour la blonde, & pour la brune ?
 Comment garder tout ce bercail,
 Si l'on ne peut en garder une ?
 Mais par un crime révoltant,
 Violer la source des êtres,
 Dégrader l'homme uniquement,

Pour désennuyer de vieux prêtres ;
 Et ce qui me semble aggravant,
 Priver de fait un catholique
 Du plus aimable sacrement ;
 Cette invention fanatique
 Dut naître au fond des enfers.
 Convenons que c'est payer cher
 Un petit luxe de musique,
 Et ce sont des êtres pensans,
 Des chrétiens polis & charmans ;
 Qui dans le temple & sur la scène
 Se donnent ces doux passe-tems,
 Aux dépens de l'espèce humaine.
 La nature étouffait ses cris :
 Dignes émules de Tantale,
 Les pères immolaient leurs fils
 A cette fureur musicale.
 Les descendans des Scipions,
 Des Fabius & des Catons
 Subissaient l'attentat impie !
 Malheureux dans leur infamie,
 Chaque jour souffraient mille morts ;
 Et pour mieux combler leur misère,
 Forcés de feindre des transports
 Qu'ils ne pouvaient plus satisfaire,
 Ils formaient les plus beaux accords,

Ils triomphaient dans la cadence,
 Les roulemens & cætera:
 Mais, comme on l'a dit, ces gens là
 Ne brillaient pas pour la dépense.
 Cependant seule & sans rivaux
 L'Italie orgueilleuse, oisive,
 Goûtait cette gloire exclusive
 De faire des monstres nouveaux;
 Et comme autrefois par la guerre,
 Et la valeur de ses soldats,
 Elle régne encor sur la terre
 Par le succès de ses castrats.
 Au commerce, à l'agriculture,
 Du vulgaire des nations,
 Oppose une manufacture |
 De laches & vils Amphions:
 Et l'on n'admirait plus dans Rome,
 Que cet art d'élaguer un homme,
 Pour lui faire pousser des sons,
 En vain les fastes de l'histoire
 En garderont le souvenir,
 On verra douter l'avenir
 Trop prudent pour ôser le croire.
 Grace à la plus sage des loix,
 La nature obtient la victoire
 Et Clément lui rend tous ses droits.
 Remercions ce digne apôtre,

*Chez les cordeliers il vivait ;
 Du bien qu'à l'homme on enlevait
 Il a su le prix mieux qu'un autre.
 Ah ! pour payer tant de bonté
 Puissent les songes favorables
 En dépit de sa sainteté,
 Lui retracer la volupté
 Qu'il procure à tous ses semblables.
 O vous ! des bords ultramontains
 Rois & princes que je révère,
 Méritez vos nobles destins
 Et si la gloire vous est chère,
 Hâtez-vous, ne permettez plus
 Ces cruelles métamorphoses.
 Faites admirer vos vertus
 Et n'ayez plus ces virtuoses
 Qui font frémir l'honnêteté
 Abjurez un goût fanatique,
 Aimez un peu moins la musique,
 Et beaucoup plus l'humanité.*

La seconde pièce est une lettre adressée à la femme de *Giasar le Barmécide*, J'ai fait une étourderie en ouvrant trop précipitamment le paquet où ces vers étaient. Le paquet a sauté dans le feu, & je n'ai pu les retirer assez promptement, qu'il n'y ait eu quel-

104 JOURNAL HELVÉTIQUE

que chose de la fin de brûlé. Vous vous contenterez du commencement, car, il ferait trop long d'écrire à l'amî qui me les a envoyés, de les recopier encor une fois.

IX. LETTRE en vers de BEN ALDAKY à CARAMOUFLÉ, femme de GIAFAR, LE BARMÉCIDE

*De Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable, & toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux & triste éclat,
Et que tranquille avec champs de la Sirie
Vous retrouvez votre belle patrie:
Quand tous les cœurs, en ces climats heureux
Sont sur la route, & vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste.
Chacun bénit Barmécide le juste,
Et la retraite est pour vous une cour,
Nul intérêt; vous régnerez par l'amour,
Un tel empire est le seul qui vous flatte.
Je vis hier sur le bord de l'Euphrate,
Gens de tout âge & de tous les pays;
Je leur disais, qui vous a réunis?*

*C'est Barmécide : & toi, quel dieu propice
T'a retiré du fond du précipice?*

*C'est Barmécide. Toi, qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?*

Toi, mon ami, de qui tiens-tu ta place?

Ta pension? Qui t'a fait tant de grace?

C'est Barmécide. Il répandait le bien

De son Calife, & prodiguait le sien :

Et les enfans répétaient Barmécide :

Ce nom sacré sur nos lèvres réside,

Comme en nos cœurs &c. . . .

J'aime ce Barmécide & son épouse, quoique je n'aie pas eu le bonheur de me trouver parmi la foule, dans le tems qu'il faisait pleuvoir les graces sur un chacun. Le portrait qu'en fait l'auteur attache . . . Je crois avoir vu quelque part un couple qui lui ressembloit parfaitement. Adieu
Adieu. Je suis enrhumé comme un loup ; il fait un froid de tous les diables. Vous savez que c'est *M. l'Evêque de Sens*, *M. le Prince de Beauveau* & *M. Gaillard* qui sont nommés. La réception s'en fera dans peu. Le gentil *Bernard* est mort. *Lugete, o veneres cupidinesque ! M. de Mairan* aussi. J'ai vu le compas d'*Uranie* enveloppé d'un crêpe, & la colonne de l'*Hôtel de*

Soissons tendue en noir. C'est un homme de grand mérite de moins. Nous avons tremblé aussi pour les jours de *M. de Buffon*. Il est heureusement hors de danger. Voilà bien des têtes illustres que cette vilaine mort a abbatu depuis quelque tems. *Omnes eodem cogimur*. C'est ce que disait le prédicateur de ma paroisse ces jours passés. Il nous fit un beau sermon sur cette fatale nécessité de devenir cendre & poussière. Je crois que je m'aurais fait hermite, si le diable qui est fin, ne m'avait mené le lendemain à l'opéra. Je me dégrasai bien vite le front, & j'allai le soir faire un souper délicieux, où je me parfumai de champagne & me couronnai de roses. Autant vous en advienne, c'est ce que je vous souhaite en vous embrassant très-cordialement.



L E T T R E S I X I E M E
DU CORRESPONDANT FRANCAIS.

Paris , Février 1771.

VOUS n'aurez que deux mots de moi, Monsieur, j'abats du bois pour notre journal. Je suis enfoncé dans la lecture jusques par dessus les oreilles, & je fais que vous avez de la marge pour ce mois, n'ayant publié que la moitié de ma lettre du précédent. Vous avez admirablement servi ma paresse en divisant ainsi ma tâche. Ce carnaval m'avait tout démonté; me voilà au courant, & j'aurai soin que vous foyez servi chaud.

La traduction de l'histoire de Charles-Quint paraît. On en dit du bien: j'ai commencé hier le premier volume; je me réserve de vous en parler dans ma première Lettre.

M. l'évêque de Senlis a reçu le 4 de ce mois, des mains de *M. l'abbé de Voisenon*, son brevet de citoyen dans la république des lettres. Le prélat a paru fort sensible à cette distinction, au moins s'en est-il exprimé en termes très reconnaissans & très flatteurs pour l'Académie, dans son discours de remerciement, qui a été simple & uni. Des *Domine non sum dignus* pour lui, des éloges pour ces Messieurs, un grain d'encens brûlé en l'honneur du cardinal de *Richelieu*, autant à *M. le chancelier Seguier*; quelques traits de la bonté de notre maître & de sa tendresse envers ses enfans, dont il a eu le bonheur & l'honneur d'être témoin oculaire : voilà quel a été le fond de sa harangue. Il m'a appris une anecdote que j'ignorais. C'est que *Bossuet* se nourrissait de quelques pages d'*Homère*, lorsqu'il voulait travailler à ces ouvrages immortels, qui lui ont mérité le titre de père de l'église moderne. Ainsi, c'est à la lampe qui brûlait devant les Dieux du paganisme, que cet illustre défenseur de la foi a allumé le flambeau dont il a dissipé les ténèbres de l'ignorance & de l'incrédulité... Oh mais, je crois que voilà une période académique que je vous ai lâché là tout en discourant. Ce

que c'est que de hanter la bonne compagnie ! . . Je deviendrai bel esprit , pour peu qu'il y ait encor quatre ou cinq réceptions dans cette année. Si c'est *M. l'abbé de Voisenon* qui fait les fonctions de directeur , je n'en manquerai pas une. Il est charmant ; il nous a fait le plus joli petit discours , le plus gai , le plus plaisant , que vous ayez jamais entendu. Il a commencé par paraphraser cette belle maxime de Cicéron , sur la douceur qu'il y a à cultiver les lettres , *senectatam oblectant , juventutem alunt*. Il a plaint ceux qui avaient le malheur de ne les pas aimer ; mais il a averti en même tems qu'il fallait les craindre ; car l'oïveté & l'ignorance conduisent à être méchant. Il a félicité *M. l'évêque de Senlis* , sur ce qu'il s'était adonné à l'étude , *quoiqu'il fût homme de condition* ; sur ce qu'il avait appris les auteurs Latins , *quoiqu'il fût prélat*. Il l'a loué d'avoir puisé dans ces sources délicieuses , & d'avoir fait comme les princes étrangers qui voyagent & qui veulent tout voir. Il l'a trouvé recommandable comme homme de lettres , & comme homme de cour. *M. de Roquelaure* a su conserver dans ce pays de cabales , de détours , de trames secrètes & de trahisons , la candeur & la franchise d'un

homme privé ; il a eu le rare privilège d'y vivre comme les médecins dans les hôpitaux , qui font au milieu des malades fans être infecté de la contagion des maladies. Il a connu l'amitié , dans un monde où il n'est guère de vrais amis. L'amitié ! cette passion délicieuse dont le langage est si doux , que les courtifans même ont cherché à en prendre l'accent. L'éloge du nouvel académicien a amené celui du défunt auquel il succédait. *M. l'abbé de Voisenon* a répandu sur la tombe de *M. de Montcrif*, des fleurs qu'il a détachées de la ceinture des grâces. Il a plaint la perte d'un homme qui avait été le soutien de la poésie naïve , à laquelle a succédé cette poésie coquette , chargée d'oripeaux , fille du bel esprit , qui n'est que la *fausse monnaie du génie & du talent*. Il a vanté son livre de l'art de plaire , dont il avait si heureusement mis les préceptes en exécution. Il a cité un autre traité qu'il avait fait sur la prédication , dans lequel il recommande à tout homme qui parle en public d'être bref , & pour qu'on lui eût obligation , même après sa mort , il a mis la règle en usage , en terminant *ex abrupto* son discours. Mal nous en a pris ; car cette modestie a coupé court notre plai-

fir. Ce discours était arrangé si plaisamment, M. de Voisenon le débitait si gaie-ment, que j'ai été sincèrement fâché qu'il ait fini si-tôt. Quelques-uns de mes voisins, qui sont un peu plus fins que moi, ont prétendu que c'était la fuite du *persif- fleur*, en un acte & en prose; comme qui dirait la fuite du *menteur*, du *cabriolet vo- lant*. Moi j'ai pris tout ce qu'il a dit pour du bel & bon argent, & non pour de la fausse monnaie; car je suis innocent comme la colombe. . . Vous attendez peut- être que M. Marmontel s'est levé après cela, qu'il a lu une nouvelle épisode des Incas, que M. Thomas nous a fait part d'un chant de sa *Pétréiade*, de quelques périodes d'un discours académique, & que M. le duc de Nivernais nous a regalé de quelques-unes de ses jolies fables. . . Rien de tout cela. Ces MM. ont levé séance: l'affaire a été baclée en une demie heure, & les immor- tels se sont retirés sans avoir répandu sur la foule altérée quelques gouttes d'ambroi- sie dont ils s'enivrent à longs traits. . . . Demandez pourquoi. Je n'en fais rien. Il a fallu prendre son parti, & s'en aller avec ces deux seuls discours.

(*La suite pour l'ordinaire prochain.*)

T A B L E.

S U I S S E.

Lettre de M. le B. O]

1. **A**NECDOTES des républiques, p. 107.
2. Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances, &c. 124.
3. Les soirées Helvétiques, Francoises & Alsaciennes, 138.
4. Lettre d'un Bâlois, 148.
5. Pharmacopée helvétique, 165.
6. Traité d'arithmétique, 166.
7. IIe. lettre écrite de Lausanne par un gentilhomme François à un de ses amis à Paris, 167.
8. Lettre d'une dame de Lausanne à son amie à Genève, sur les spectacles, 171.
9. Le secret, conte, 183.
10. Vers adressés à une Dlle. 187.
11. Avis. Ibid.

F R A N C E.

Suite de la lettre Ve. du Correspondant François à M. le B. O. 188.